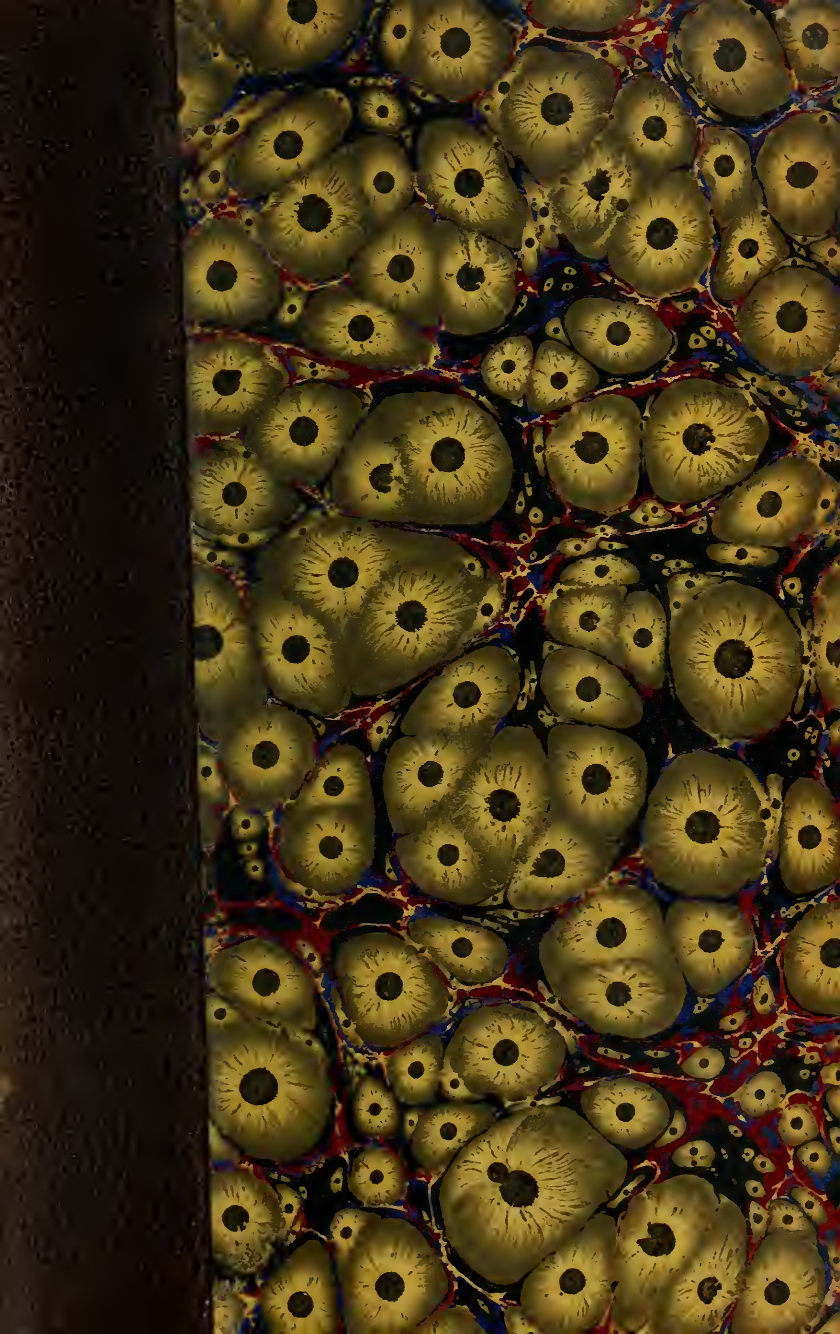
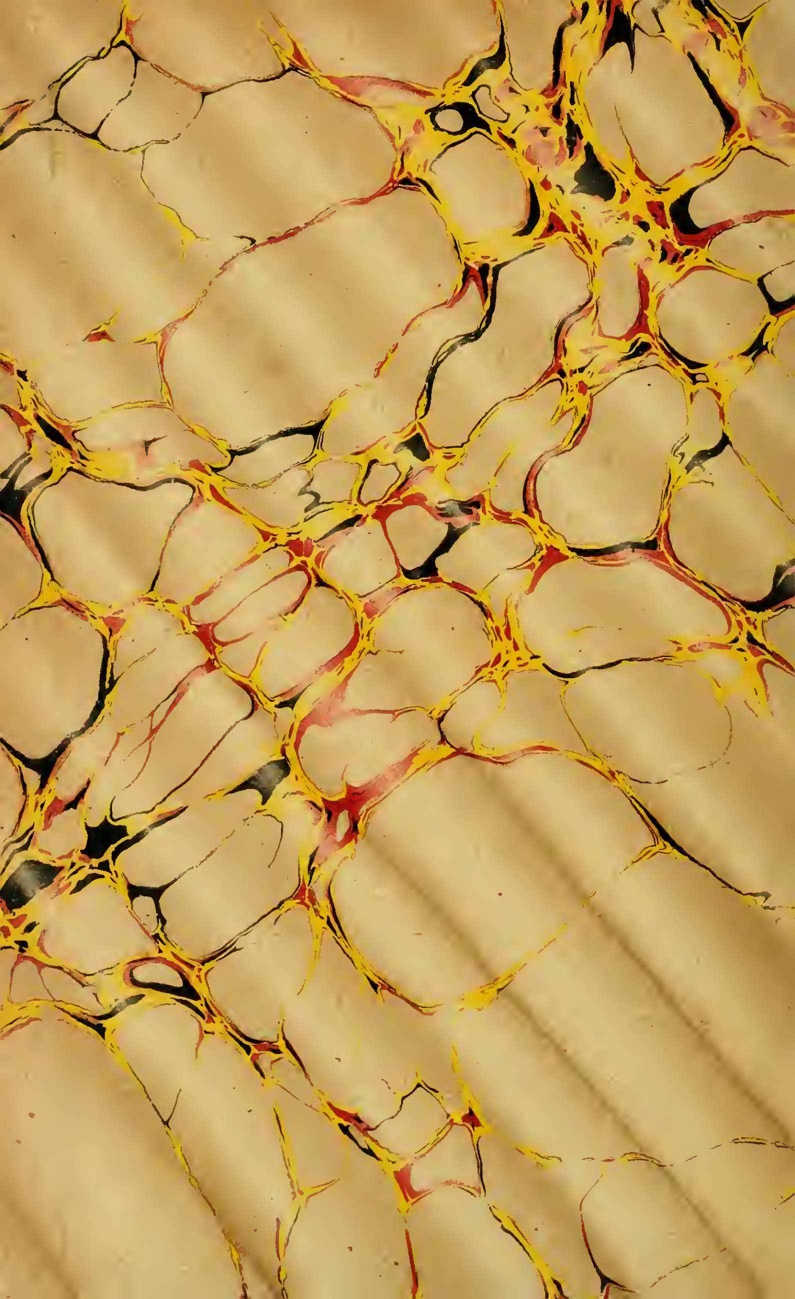
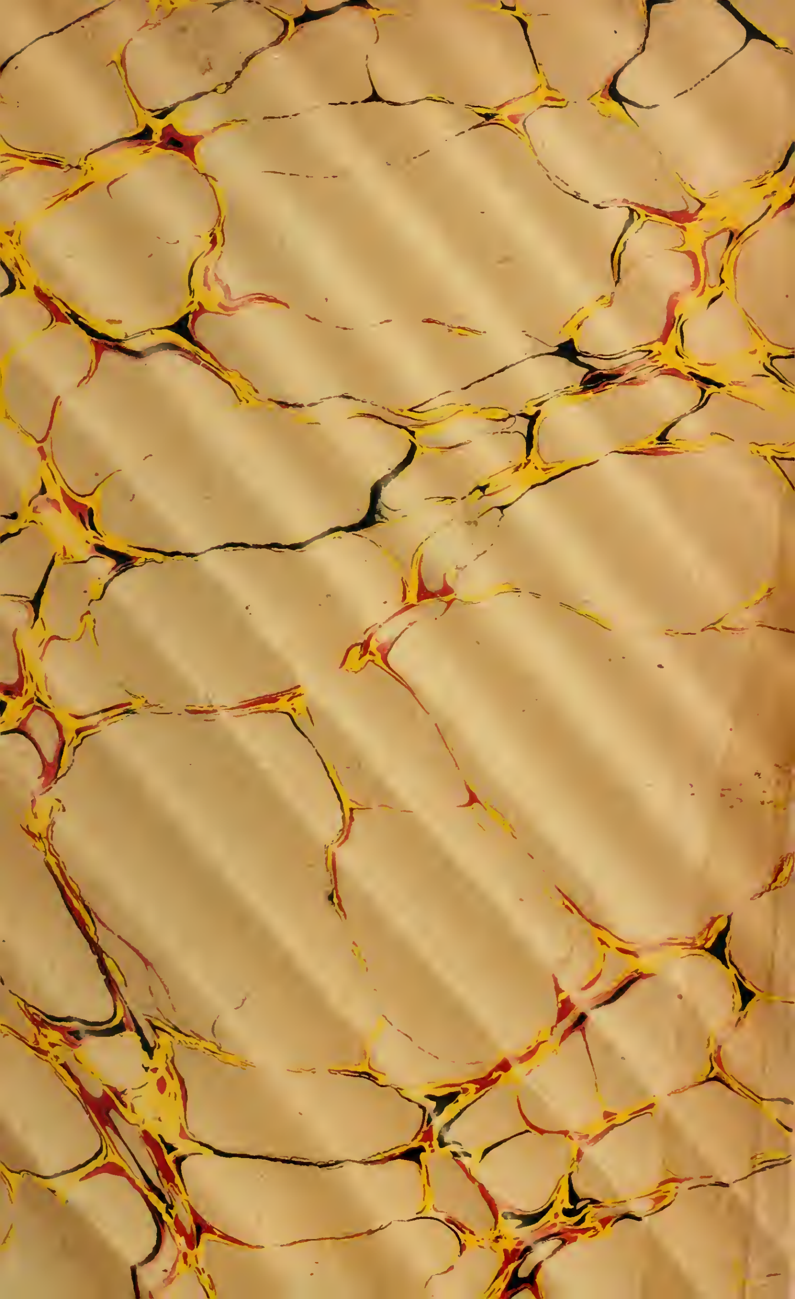






Le Clos des Fées

DU MÊME AUTEUR

GABRIEL VICAIRE

Le Clos des Fées



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCVII



LE CLOS DES FÉES

Au pays où les fleurs sont toujours décoiffées,
Où le vent babillard ne parle que d'amour,
Au bord d'un fin ruisseau qui jase nuit et jour,
Il est un coin divin, et c'est le clos des fées.

Là passe, au clair de lune, un oiselet chantant
Qui tient son grand savoir d'une accorte bergère.
Là, joie et peine ont la même aile, très légère,
Et les troubles du cœur n'y durent qu'un instant.

Toujours une eau courante avec de frais murmures,
Et du rose et du bleu, du vert : partout des fleurs.
Mille rayons, mille parfums, mille couleurs.
Toujours une musique au milieu des ramures.

Sous les pommiers nouveaux, les dames de l'endroit
Égrènent volontiers quelque histoire galante,
Tandis qu'un papillon de forme étincelante
Volète en leurs cheveux dorés ou sur leur doigt.

Elles ont dans les yeux tout le bleu de l'aurore,
Sur la joue et la bouche un reflet d'églantier.
Leur cœur aime à sourire et n'est pas sans quartier;
Leur charme est seulement de grâce qui s'ignore.

Elles ont dans les yeux tout le soleil levant,
Sur la joue et la bouche un chapelet de roses.
Leur cœur s'ouvre naïf à la douceur des choses;
Leur charme s'éparpille à la gaité du vent.

Comme l'aube et le jour, la nuit leur rend hommage;
Le rosier rouge est là comme le rosier blanc.
Elles rêvent parfois sur le ruisseau coulant,
Et l'eau mélancolique emporte leur image.

Mais rien de triste et rien de lourd et rien de laid.
Elles n'auront couru que la folle aventure.
Leur soleil est le franc soleil de la nature;
L'oiseau qui les enchante est le rossignolet.

Des Hébreux sont venus pour leur offrir des perles,
Des gaillards que Rothschild avait commandités.
Bien que leur œil s'allume à toutes les clartés,
Elles ont fait : Hou hou! dans le dos de ces merles.

D'autres ont apporté de merveilleux onguents
Qui guérissent de tout, hors du mal de la vie.
Nul de ces pauvres gens ne leur a fait envie :
Elles les ont trouvés plutôt... extravagants.

Parfois un vieux soudard leur parle de la guerre,
Et son récit charme un instant, puis il endort;
Quand on a tant de gloire on devrait être mort :
Vu de près, le héros paraît un peu vulgaire.

D'aucuns sur la mer grande avaient fort navigué;
Ils ont en ce réduit refait leur tour du monde.
Mentaient-ils ? Je ne sais. Peut-être! A leur faconde
On préféra lanlaire et turlurette, ô gué!

D'éminents avocats, vrais foudres d'éloquence,
Les voyageurs partis, ont réclamé leur tour :
Tant de vaine salive et pas un mot d'amour!
En vérité, la chose était sans conséquence.

Et tous ces grands bavards qui mènent l'univers,
Nos rois à la minute, ont-ils plu davantage?
Oh! nenni, croyez-moi. — Si morne papotage
Valait-il un bouton de rose, un joli vers?

Souvent, quand vient le soir, les belles se lamentent :
— « Que le monde est mal fait ! Que les hommes sont fous !
Leur visage ressemble à la feuille de houx ;
On dirait que nos yeux fleuris les épouvantent.

« Quel plaisir cependant de rire et folâtrer
Sous l'aile de la nuit câline, au cher bocage !
N'est-il donc plus de cœurs qu'on puisse mettre en cage ?
Par l'ombre des amants, c'est à désespérer ! »

Leur chevelure d'or qu'un caprice dénoue
Flotte sur leur épaule, à la grâce de Dieu,
Et comme un fin brouillard au-dessus d'un lac bleu
Sur leur bouche voltige une adorable moue.

Mais qu'un brave poète au boursicot léger
Arrive à travers champs ou débarque du coche,
Dès qu'on l'a reconnu, vite on sonne la cloche ;
C'est à qui va sourire, à l'heure du berger.

Assis au bord de l'eau, parmi les pimprenelles,
Tant qu'un fil de lumière amusera les bois,
Il dira la douceur du songe d'autrefois,
L'églantier toujours vert, les amours éternelles.

A son appel naîtront de merveilleux jardins
Où, dans l'enchantement de fleurs prodigieuses,
Des reines d'Orient, des esclaves rieuses
Deviseront, sur l'herbe, avec les paladins.

Il dira le secret des lèvres toujours closes,
Le mot divin par qui le monde est rajeuni;
Sur les vagues d'argent, sur l'azur infini,
Il guidera gaîment la barque aux voiles roses.

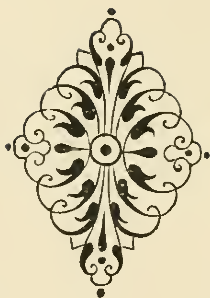
Le printemps éternel et l'idéal été
Confondront en ses chants leurs magiques haleines.
De soleil et de joie il aura les mains pleines;
Il sera le mensonge et la réalité.

Sous l'amandier galant quel plaisir de l'entendre
Préluder à mi-voix dans le silence ami,
Tandis que, frissonnante et pâmée à demi,
Passe, en écharpe bleue ou mauve, l'heure tendre!

Qu'en ce fol auditoire éclate un lai joyeux,
Un rire jeune et frais ouvre l'aile et s'envole;
Que, privé de sa blonde, un amant se désole,
Une larme scintille à de bien jolis yeux.

Le conteur va toujours, glorieux, comme on pense.
Il sait ce qui l'attend pour avoir bien parlé.
Quand la nuit passera son mantel étoilé,
Un féerique baiser sera sa récompense.







BELLE ÉGLANTINE

Belle Eglantine se mire
Au miroir de ses vingt ans,
Et, naïve, elle s'admire,
Toute fraîche en ce printemps.

Elle dit : — « Voici la rose,
L'amourette et le souci !
Je veux qu'un baiser se pose
Sur les lèvres que voici.

« Bientôt, sous le chèvrefeuille,
Paraîtra mon ami Jean.
Faudra-t-il que je l'accueille?
Qu'en dis-tu, miroir d'argent?

« N'est-il pas de bonne grâce,
Hardi parmi les hardis?
Est-il vrai qu'en ses yeux passe
Un reflet du Paradis?

« Oh! le brave camarade!
Quel entrain! Comme il s'entend
A vous bailler une aubade!
Comme il a le cœur chantant! »

Ainsi disait Églantine.
Mais sa mère l'entendit :
— « Ah! doux Jésus! La mâtine!
Encor ce caquet maudit!

« Fi, fi donc, petite bête!
Vous parlez trop hardiment :
Quel diable vous met en tête
Ces turlutaines d'amant?

« Apprenez le beau mystère
Qui s'accomplira demain :
Maître Gâcon, le notaire,
M'a demandé votre main. »

— « Oh! mère, petite mère,
Le pauvre homme! Qu'il est laid!
La pilule est trop amère :
Parlons du rossignolet! »

— « Qu'est-ce à dire? Un si bon drille!
Voyez-moi ces panonceaux :
C'est comme un soleil qui brille! »
— « Mais, lui, c'est le roi des sots! »

— « Aussi bien, chacun le prône.
Trente clos à chasselas,
Quatre moulins sur le Rhône! »
— « Oui, mais il ne chante pas. »

— « Et le bel or sans reproche,
S'entend-il à l'amasser!
C'est toujours fête en sa poche. »
— « Mais il ne sait pas danser. »

— « Tant d'amour et de pécune!
Un seigneur si méritant! »
— « Qu'il épouse donc la lune;
Il peut la payer comptant.

« Mère, je vous en supplie,
Renvoyez ce rechigné.
Le joli temps de folie
A filé devant son nez.

« Il est grave comme image,
Vertueux et fort savant.
Mais il n'a, c'est grand dommage,
Qu'une dent qui branle au vent.

« Jour et nuit toujours se taire,
Ne plus chanter, quel malheur!
Ah! mourir! — Et qu'on m'enterre
Aux portes du bois en fleur! »

— « Non! Tu seras notairesse;
C'est moi qui te le promets!
Le bonhomme te caresse
Dès ce soir... » — « Jamais, jamais!

« Cœur de fille aime à se battre :
A moi guerre et trahison!
Je ferai le diable à quatre,
J'incendierai la maison! »

— « Bon ! C'est la grand'diablerie !
Palsembleu ! Vivent les coups !
Je prétends qu'on se marie... »
— « Soit. Avec Jean, voulez-vous ? »

— « Riez, fille sans vergogne ;
On vous apprendra raison :
Avant une heure, carogne,
Vous irez dans la prison ! » —

C'était la prison de guerre
Où l'on met les malcontents.
Le soleil n'y venait guère :
La belle y resta sept ans ;

Sept ans, mon Dieu ! sans entendre
Tinter les cloches d'amour,
Sans qu'on lui dise un mot tendre,
Sans qu'on lui donne un bonjour !

Son amant la croyait morte.
Enfin le roi dit : — « Assez ! »
On ouvrit la grande porte
D'où sortent les trépassés.

Et, toute fraîche et mutine,
Entre deux vilains geôliers,
Apparut belle Églantine,
Un ruban sur ses souliers.

Elle dit : — « Vive la rose,
L'amourette sans souci !
Je veux qu'un baiser se pose
Sur les lèvres que voici. »

— « Faut-il quérir le notaire ?
Tu sais qu'il a de l'argent
Au soleil, et de la terre. »
— « Non ! Je veux mon ami Jean. »

— « Vois. Que d'écus on t'apporte !
Ecoute-les rire en chœur :
Est-ce bien chanté ? » — « Qu'importe !
Jean m'apportera son cœur.

« Je l'aimais. C'est ma fortune :
Je l'aime encore aujourd'hui !
Il danse au clair de la lune,
Et mon cœur danse avec lui. »



TRISTESSE DE LA LUNE

Qu'est-il arrivé ?
La lune est maussade.
— Chut ! Elle est malade
D'avoir trop rêvé.

En vain sa main blanche
Au clair firmament
Sème indolemment
Lilas et pervenche.

Elle ne voit pas,
Bergerette folle,
La fleur qui s'envole
Tout là-bas, là-bas.

A Paris sur Seine,
La ville d'esprit,
On a vite écrit
Le mal qui l'emmène.

Trois beaux médecins
D'accourir chez elle,
Tous emplis de zèle,
Grands tâteurs de seins.

— « Eh bien, que vous semble,
Messieurs, de mon cas ?
Mais ne parlez pas
Tous les trois ensemble. »

— « O mal compliqué,
Merveilleux ictère !
Madame, un clystère
Est tout indiqué. »

— « Point, point, c'est chlorose
D'où vient votre émoi.
Vite, prenez-moi
Du brome à la rose. »

Le dernier, point sot,
Fort grave du reste,
A fait un grand geste
Et n'a soufflé mot.

— « Mon Dieu, qu'on est bête
Quand on est savant !
Quels moulins à vent
Avez-vous en tête ?

« Comment pourriez-vous,
Nigauds de mon âme,
Savoir quelle flamme
Vole en mes yeux doux,

« Pourquoi je soupire
En mon palais bleu,
Seulette au milieu
De ce fol empire ?

« Adieu, chers magots ;
Retournez, fantoches,
Au pays des cloches
Et des escargots.

« Ah ! dire qu'on n'ose
Écouter son cœur !
Et tant de langueur
Pour si peu de chose !

« Votre grand'mère Ève
M'aurait compris mieux :
Elle avait mes yeux,
Ma bouche et mon rêve! »

— « Soit. Que vous faut-il ?
Dites-le, madame :
Les tours Notre-Dame
Ou le mois d'Avril ?

« Le sayon de laine
Du petit saint Jean ?
Le miroir d'argent
De la Madeleine ?

« L'oiseau de Pallas,
Le rouet d'Omphale,
L'œuvre triomphale
De Jean Moréas ? »

— « Fi ! Le vent qui passe
Eût mieux répondu.
Mon cœur est perdu,
Cherchez-le, de grâce ! »

— « Alors, je vois bien
Où le bât vous blesse. »
— « Moment de faiblesse. »
— « Ce ne sera rien. »

Et tous trois : — « Que faire
Pour vous apaiser ?
Un joli baiser,
Serait-ce l'affaire ? »

— « Pouah ! Partez, partez,
Vilains personnages.
De tels badinages
Sont trop effrontés.

« Mieux vaudrait se taire
En tel abandon.
Je voudrais... » — « Quoi donc ? »
— « Je voudrais la Terre ! »



LE PETIT MARCHAND

C'ÉTAIT un petit marchand
Qui criait sa marchandise.
Que faut-il que je vous dise ?
Il n'était pas trop méchant;
Il connaissait plus d'un chant
Du pays de gaillardise.

Or, la reine, un beau matin,
L'entendit de sa fenêtre ;
Comme oiseau qui vient de naître
Tremblait son joli tétin.
Et son cœur ! Un diablotin !
Il lui fallait tout connaître.

— « Qu'as-tu là, bel enjôleur ?
Montre-moi ton étalage. »
— « J'ai, madame, un pucelage
Pris d'hier, à la chaleur :
J'ai l'oiselet, j'ai la fleur
Qui charme la plus volage. »

Vite, la reine appela
Son vieux roi qui toujours tremble :
— « Voyez, Sire, que vous semble
Du marjolet que voilà ?
Turlurette et tralala !
Nous ferons affaire ensemble.

« Montez, gentil damoiseau,
Montez dans la chambre close.
Je vous prendrai quelque chose,
Une amusette, un fuseau :
Je veux entendre l'oiseau,
Je veux respirer la rose! »

Notre homme était diligent,
Il fut bientôt dans la chambre.
Ah! Dieu! tout y fleurait l'ambre
Comme herbe de la Saint-Jean!
Tout y ruisselait d'argent
Comme forêt en décembre!

Et le matois étala
Sa joyeuse marchandise :
— « Voici fine mignardise,
Voici collet de gala!
Regardez : Voici, voilà!
Prenez tout : C'est friandise! »

Puis il dansa joliment
Un beau branle, à la française;
Et la belle au cœur bien aise
En eut tout contentement :
— « Ah! l'amour! Qu'il est charmant!
Viens, mon chou, que je te baise! »

Mais voilà qu'en ses yeux verts
Passe une lueur méchante.
Elle dit : — « Rien ne m'enchante,
Fanfreluches ni beaux vers;
Au diable tout l'univers :
Je veux l'oiselet qui chante! »

Elle dit en grand courroux :
— « Je veux l'oiselet qui pleure!
Qu'on le mette, ou que je meure,
Ici, là, sur mes genoux! »
— « Bah! répondit l'homme doux,
Patience : tout à l'heure! »

Et le roi tremblait toujours
Ainsi qu'à son ordinaire :
Oh ! Quel prince débonnaire !
Battez pour lui, gais tambours !
Il est sourd entre les sourds.
Il ne craint pas le tonnerre !

Bonsoir, amis ; on m'attend :
Que l'amour vous accompagne !
Si vous allez en campagne,
N'oubliez pas l'important,
Le bel oiseau qui plaît tant
En France comme en Espagne !



LE SIRE DE LANTURLU

I

QUEL fichu temps! L'hirondelle
S'apprête à partir.
Allons, pour nous divertir,
Battre l'Infidèle! »

Et, comme un gas résolu,
S'en fut à la guerre
Le seigneur de Lanturlaire
Et de Lanturlu.

Sur sa bonne jument grise,
La lance en arrêt,
Il chevauchait, guilleret,
Pourfendant la brise !

En son chemin, rencontra
Une bergerette
Qui chantait landerirette
Ou landerira.

Sur sa bouche était la rose,
Celle qui rend fou !
Ses moutons avaient au cou,
Tous, un ruban rose.

— « Où donc allez-vous si beau,
Jean de l'Eglantine ? »
— « Je m'en vais en Palestine,
Au divin tombeau ! »

— « Arrêtez un peu, de grâce,
Marjolet charmant!
Connaissez-vous seulement
Les bois où l'on passe?

« Ah! plus d'un s'est égaré
Sous la verte branche!
Donnez-moi votre main blanche :
Je vous guiderai. »

— « Bergerette, ma chère âme,
Un très grand merci!
Puis-je m'arrêter ici,
Quand Dieu me réclame?

« Il me faut marcher toujours,
Sans repos ni trêve :
Adieu donc la fleur du rêve,
Adieu les amours!

« Jésus veut que j'aille occire
Les damnés païens :
A mort! A mort tous ces chiens! »
— « Ah! ah! ah! Messire!

« Écoutez, gentil seigneur,
Écoutez la chose :
En mes yeux fleurit la rose
Qui porte bonheur!

« Auriez-vous peur d'une blonde?
Oh! Fi donc! vraiment!
J'ai pour vous un talisman,
Le meilleur du monde.

« Il emplira votre cœur
Qui n'y songe guère!
En amour comme à la guerre
Vous serez vainqueur. »

Elle avait un air si tendre,
Un ton si badin!
Le damoiseau prit soudain
Plaisir à l'entendre.

Et voilà son cœur léger,
Son cœur qui s'éveille
Et vole, comme l'abeille
Autour du verger.

O turlurette! O surprise!
Son cœur est perdu!
Le bon sire est descendu
De sa jument grise.

— « Bah! bah! Le damné païen
Est fait pour attendre!
Il est toujours bon à pendre :
Il n'y perdra rien! »

Et le fou dans la fougère
    Décrit cent festons,
Caresse les blancs moutons,
    Baise la bergère.

II

Au bout d'un an révolu,
    Revint de la guerre
Le seigneur de Lanturlaire
    Et de Lanturlu.

Il revint de sa campagne
    Sans être blessé :
Il n'avait pas dépassé
    Bombance et Cocagne !

On pouvait le voir assis
    Sur sa jument grise.
Heureuse fut l'entreprise :
    Personne d'occis !

Autour du maître, ô cortège
    Digne des croisés,
Marchaient cent moutons frisés,
    Blancs comme la neige.

Les plus vieux allaient devant,
    Gaillards et sans pose ;
Tous avaient un ruban rose
    Qui volait au vent.

Et plus fraîche que pucelle,
    Au mois amoureux,
Derrière le roi des preux,
    Se tenait en selle

— Ah! longtemps on en rira! —
Une bergerette
Qui chantait landerirette
Et landerira!



LE ROSSIGNOL

C'ÉTAIT un Rossignol amoureux d'une rose.
Jamais tel enchanteur ne parut à la cour,
Jamais bois n'applaudit si parfait virtuose.

Sous un rayon de lune il contait jusqu'au jour
Quelque histoire de cœur, infiniment touchante,
Et sa voix s'envolait au ciel, comme l'amour.

Mais la rose boudait. Non qu'elle fût méchante.
Fière, capricieuse et folle seulement;
Elle était parfois dure au serviteur qui chante.

On l'avait assommée avec le sentiment.
Tant de rimeurs, férus de sa grâce accomplie,
Avaient vu dans ses yeux le bleu du firmament!

Gens de finance, abbés, marquis, et j'en oublie,
L'adoraient d'un cœur si dévot! Que de bonnets
Aux ailes des moulins du pays de folie!

Et, comme au gai soleil volent les martinets,
Chaque jour naviguant joliment sur l'eau claire,
Arrivait à la belle un bateau de sonnets.

Le rossignol en vain dégoisait, pour lui plaire,
Le répertoire entier de ses chansons d'été,
Timide, et n'implorant qu'un regard pour salaire.

En vain sa voix céleste, avec naïveté,
Modulait une antique et plaintive romance
Dont l'écho se mourait, par la brise emporté.

En vain, à l'heure exquise où le matin commence,
S'envolait vers l'azur un hymne frémissant
Qui de ses notes d'or couvrait la plaine immense.

La rose n'avait pas un mot reconnaissant.
Sourde aux gaîtés du lai comme aux grâces de l'ode,
Elle faisait la moue à ce divin passant,

Ou bien riait, disant : « Ah! ah! ah! quelle mode!
O triste galoubet, pauvre turlututu,
Comme il eût diverti l'excellent roi Hérode!

« Ces flonflons, par malheur, n'ont plus grande vertu,
Ces refrains sont usés, ils assomment le monde!
Puis vous êtes, mon cher, atrocement vêtu.

« Voyez-moi le bouvreuil et la gentille aronde,
Le noble oiseau de pourpre et d'or, le colibri.
A la bonne heure! On peut les mener dans le monde.

« Mais vous, si sombre avec cet air alangouri,
Vous avouer? Non, non, cela me ferait honte.
Les Muses, je le sais, en vous voyant ont ri. »

Hélas! les rossignols ont rarement un compte
A la maison Rothschild, et ce n'est pas pour eux
Que le crédit circule et que la Bourse monte.

Celui-ci, comme on pense, était fort malheureux.
Il maudissait l'aveugle sort qui le fit naître
En lieu chrétien plutôt que chez les bons Hébreux.

Bien qu'en tout gai savoir on le reconnût maître
Et qu'il eût, comme un autre, un grain de vanité,
Son talent méprisé l'eût laissé froid peut-être!

Mais se sentir si loin de l'ingrate beauté
En qui toute son âme avait mis sa tendresse,
Renoncer aux trésors de l'empire enchanté,

Il n'y pouvait penser sans frémir. — « Ah! traîtresse!
Soupirait-il; cher cœur, qui vous a corrompu?
Qui vous rend si cruels, beaux yeux de ma maîtresse? »

Comme il eût pris un vol joyeux, s'il avait pu,
Vers les prés de l'Aurore et la source prochaine!
N'était je ne sais quoi, comme il aurait rompu!

Mais ce funeste amour le tenait à la chaîne.
Il n'était pas de ceux que la raison conduit.
Et l'oiseau désolé s'abattait sur un chêne.

Là, bien caché dans l'ombre, il disait son ennui.
Sous une lune triste il épanchait son âme.
Son chant désespéré faisait pleurer la nuit.

— « En ce temps d'allégresse où la terre se pâme,
Pourquoi mon cœur malade est-il seul à gémir ?
N'aurai-je donc jamais le bien que je réclame ?

« Les harpes du printemps commencent à frémir.
L'Orient se colore et le désir s'éveille.
Ah ! si ma peine, à moi, pouvait toujours dormir !

« L'amour, l'amour volage est une folle abeille
Qui tourne autour des fleurs et bourdonne gaîment,
C'est le nuage d'or que l'aurore ensoleille !

« A toute heure du jour il a contentement...
Hélas ! bonne forêt, le mien n'est pas de même ;
C'est dans un ciel d'orage un amour en tourment.

« Une perle mélancolique est son emblème.
Il a froid, toujours froid, même au soleil d'été.
Et pourtant, dites-moi, ne vaux-je pas qu'on m'aime ?

« Si je ne puis, semblable à ce peuple effronté,
Étaler près des fleurs un splendide plumage,
Dieu m'a donné le chant qui fait l'éternité!

« A quoi bon? Fane-toi, mélodieux ramage!
La seule que je veuille est sourde à mes accents;
Sa grâce ne veut pas que je lui rende hommage.

« Puisque mon âme est prise en ces rets innocents,
Il me sied de mourir de si douce folie.
Bercez mon dernier rêve, ô bois compatissants! »

Ainsi par les détours de la forêt jolie
Le rossignol, sans force et presque sans couleur,
Épandait le trop-plein de sa mélancolie.

Or, par grâce divine, il advint qu'une fleur
Entendit quelque nuit cet amant pitoyable
D'un solo mirifique enchanter sa douleur.

Une clochette et rien de plus. Mais fort aimable,
Vive, enjouée, avec des yeux d'un charmant bleu,
Un air d'espièglerie et la beauté du diable.

Son tendre cœur s'émut. — « Ah ! dit-elle, mon Dieu !
Que de peine et pourtant quel admirable artiste !
Se peut-il donc vraiment qu'on meure pour si peu !

« Courtois musicien, la Vierge vous assiste !
Ce que vous chantez là, monseigneur, est bien beau,
Superbe en vérité, mais c'est aussi bien triste.

« Fi ! Laissez-moi ces airs à monsieur du Corbeau.
Ne connaissez-vous pas quelque chant d'amourette
Qui mette l'âme en fête à ce printemps nouveau ? »

Le dolent rossignol regarda la fleurette,
Et, bien que fort navré, flatté du compliment,
Sur un ton lamentable, il répondit : — « Pauvrette,

« Qui donc es-tu, toi qui parles si joliment ?
Bénis soient ton bon cœur et cette voix céleste !
Elle rappelle au monde un déplorable amant. »

— « Je ne suis, bel oiseau, qu'une fleur bien modeste,
Mais qui s'ouvre, joyeuse, au souffle du matin,
Carillonne, folâtre, et n'a souci du reste.

« Quand la cloche du jour naissant tinte au lointain,
C'est moi qui suis toujours la première éveillée.
Jamais soleil ni vent ne m'a gâté le teint.

« Je suis l'enchantement de la forêt mouillée.
Les muguets que voici fredonnent avec moi.
On passe assez gaîment son temps sous la feuillée.

« Mais vous, gentil seigneur, d'où vient ce grand émoi ?
Votre chagrin, messire, a l'aile matinale.
Pourquoi ces gros soupirs, cet air sombre ? » — « Ah ! pourquoi ?

« Comment te raconter...? L'aventure est banale.
Une belle... Mais non. Pourrais-je, infortuné,
Troubler ton petit cœur en sa paix virginale? »

— « Bah! C'est un cœur d'Avril qu'on a fort lutiné.
Parlez. Sans qu'on s'en doute, il sait plus d'une chose... »
— « Alors tu vas bien rire et j'en serai peiné.

« Je souffre tant, chère âme, et ce n'est pas sans cause.
On m'a fait méchamment mourir à petit feu.
Une belle... » — « Son nom, vite son nom! » — « La rose. »

— « La rose, une pimbêche, une folle! Ah! morbleu!
Pardonnez si je jure, elle est bien dégoûtée.
Vous lanterner!... » — « Hélas! ma bonne, un vilain jeu!

« Ce n'est, j'en ai grand'peur, qu'une tête éventée.
Mais quoi! l'abandonner? Je ne pourrai jamais.
Croirais-tu que mes vers ne l'ont point enchantée? »

— « Fi! la sotte! Il vous faut l'oublier désormais.
Êtes-vous fait pour vivre aux rets d'une coquette?
Ah! si seulement vous m'aimiez!... » — « Si je t'aimais? »

— « Eh oui, nous trouverions quelque heureuse cachette.
Voyez cette forêt; elle est femme de bien.
Venez vous réjouir au lit de la clochette.

« Mes quatre sœurs et moi nous vous soignerons bien.
Soyez des nôtres. » — « Mais... que dira la morale? »
— « La morale a bon cœur, elle ne dira rien.

« Venez, cher, vous avez une voix magistrale.
Entre nous, en été, nous donnons des concerts.
Vous ferez le ténor, et vive la chorale! »

Le rossignol crut voir un nouvel univers.
— « Après tout, pensa-t-il, la petite est charmante.
Et puis elle a du goût; je lui dirai des vers.

« Oh! du repos, le calme après cette tourmente,
Le pot-au-feu sylvestre et le morceau friand,
La bonne sieste à deux dans la saison clémente! »

Et voici qu'un trait d'or parut à l'Orient,
L'Aurore de son voile enveloppa le monde,
Et la fine clochette était là, souriant.

Elle était là, rieuse, avec son cœur de blonde
Et le naïf trésor de ses jeunes beautés,
Toute fraîche au soleil, prête à mener la ronde.

Oh! le joli regard où passaient des clartés!
Comme il étincelait, franc, sincère! A vrai dire,
La mignonne péchait par les extrémités.

Mais rien n'était plus doux que de l'écouter rire.
A voir ce front si pur, de rosée emperlé,
L'oiseau mélancolique oublia son martyre.

Qui le reconnaîtrait? Le voilà dégelé.
Une gentille amie a remplacé l'idole ;
Le chagrin s'est enfui comme alouette au blé.

Heure divine, heureux amant, sur ma parole!
Il vole sur la fleur et lui baise les yeux,
Il court, monte, descend, frétille, batifole,

Et, dans le grand silence, un chant prodigieux,
Vibrant comme clairon qui sonne la victoire,
Éclate, se prolonge et va mourir aux cieux.

Les arbres sont ravis. Oh! le brave auditoire
Qui dodeline de la tête au bon endroit,
Comme les vieux messieurs font au Conservatoire!

Le rossignol exulte, il se tient ferme et droit,
Tout fier d'être perché sur la plus haute branche,
Et quand il a fini, salue ainsi qu'on doit.

Cette fois, sans mentir, il a pris sa revanche,
Et rien n'a depuis lors rompu l'enchantement.
Oui, pour lui tous les jours que Dieu fait, c'est dimanche.

La fleurette, à ses pieds, le berce gentiment.
Elle écoute ses vers et soigne sa cuisine,
Car il faut avouer qu'il est un peu gourmand.

Que cette vie est douce et paisible! On voisine
Avec d'aimables gens comme le liseron,
Le muguet blanc ou l'anémone, une cousine.

S'agit-il de s'ébattre et de danser en rond,
Vite le gros bourdon quitte sa sacristie
Et parfois vient la mouche avec son moucheron.

Le vent est de la fête; il valse avec l'ortie.
La rainette aux gros yeux se promène en sautant.
Aux concerts de l'été chacun tient sa partie.

Sans rêves ni soucis, tout ce monde est content
Pour peu qu'un rayon clair luise sous la ramée,
Et quand la nuit arrive on se quitte en chantant.

Oh! la nuit! Qui dira sa magie embaumée?
Que la forêt est belle en sa robe vert d'eau
Quand l'amoureux descend sur le cœur de l'aimée!

Oh! la joyeuse étreinte et le gentil fardeau!
Mais le crapaud m'entend. Gare à la calomnie!
Tirons sur ces transports un pudique rideau.

Adieu, mes bonnes gens. Mon histoire est finie.
M'auriez-vous par hasard écouté jusqu'au bout?
Quittons-nous sans rancune et sans cérémonie.

Soyez gais. Que le sort vous favorise en tout.
Qu'un Dieu bon vous assiste et vous maintienne en joie,
Qu'il mette en votre jeu l'as et le roi d'atout.

Le chapon manque-t-il ? Rabattez-vous sur l'oie.
Ayez toujours en cave un bon vin, rouge ou blanc ;
Faites-vous, à grands frais, un beau nez qui flamboie.

Et si votre mignonne un jour vous laisse en plan,
Gardez-vous de pleurer aux pieds de la tigresse ;
Imitez-moi plutôt le rossignol galant,

Allez au bois gentil et changez de maîtresse !



CHANSONS

I

J'ai fait un valet joli,
L'autre jour, à la grand'foire.
C'est bien le plus accompli
Qui soit pour chanter et boire!
Il n'a que du poil follet,
Mais comme il entend fleurette,
        Turlurette!
Qu'il est gentil, mon valet!

Ce n'est pas lui qu'on peut voir
Engendrer mélancolie!
Il connaît bien son devoir :
Ne craignez pas qu'on l'oublie.
Il jouera du virolet,
Il balaiera la chambrette,
        Turlurette!
Qu'il est gentil, mon valet!

Voyez-moi ce teint fleuri :
Il est à la ravigotte.
Nuit et jour, comme un cabri,
Il tourne, saute ou gigotte.
Quatre brins de serpolet
A son bonnet, pour aigrette,
        Turlurette!
Qu'il est gentil, mon valet!

Quand il est à mes genoux,
Comme oiseau le temps s'envole.
Le soleil danse avec nous,
Je crois que je deviens folle!

J'entends le rossignolet
Soupirer sous la coudrette,
        Turlurette!
Qu'il est gentil, mon valet!

Je garde à mon vieux mari
Les os, et tant pis s'il grogne!
Mais Jean sera bien nourri
Pour qu'il songe à sa besogne :
A lui, le bon pain mollet,
Le bœuf à la vinaigrette,
        Turlurette!
Qu'il est gentil, mon valet!

Le vieux birbe a pour son bec
Trois gallons de belle eau claire!
Mais Jean boira toujours sec
Pourvu qu'il pense à me plaire :
A lui, plein mon gobelet
D'un joli vin de burette,
        Turlurette!
Qu'il est gentil, mon valet!

Trois bottes de foin nouveau
Suffiront bien au vieil homme;
On dit qu'il monte au cerveau :
C'est parfait pour faire un somme!
A Jeannot, le marjolet,
Le lit couleur d'amourette,
Turlurette!
Qu'il est gentil, mon valet!

II

Quand la belle s'en fut au bois,
Portait la rose
Nouvelle éclose.
Quand la belle s'en fut au bois,
Avait la rose au bout des doigts.

En ses cheveux, branche de saule,
Feuille d'argent
Qui tremble au vent.
En ses cheveux, branche de saule,
Rossignolet sur son épaule.

Quand la belle revint du bois,
Adieu la rose
Au soir déclose!
Quand la belle revint du bois,
Adieu la rose de tout mois!

A l'eau s'en va la verte branche!
Le rossignol
A pris son vol.
A l'eau s'en va la verte branche,
A l'eau du soir, à l'eau si blanche!

III

Il pleut, il pleut, il pleut, bergère!
Trousse-moi ta cotte légère
Et lestement tu me suivras.
En ce doux mois, qui ne s'ennuie
S'il n'a sa blonde entre les bras?
Vive la pluie!

Tes yeux d'amour, mon accordée,
Tes yeux s'éclairent sous l'ondée.
Plus fins luisent tes longs cheveux
Qu'en folâtrant la brise essuie;
Te voilà bien comme je veux :
Vive la pluie!

A l'abri des fenêtres closes,
Dans la chambrette où sont les roses
Mille baisers s'entr'ouvriront :
La belle gerbe épanouie !
Que de fleurettes sur ton front !
Vive la pluie !

Et cependant, perles follettes,
Nous entendrons les gouttelettes
Frapper la vitre tour à tour.
Que ma belle en soit réjouie !
C'est la musique de l'amour :
Vive la pluie !

Oh ! l'aimable petite pluie,
Vite arrivée et tôt enfuie !
Comme elle tombe avec gaîté !
Sous le vieil âtre noir de suie
Chantons ensemble, ô ma beauté :
Vive la pluie !



RAINOUART AU TINEL*

I

DANS la cuisine sombre et tout enfarinée
Où trente maîtres-queux fricassent nuit et jour,
Avec sa large gueule ouverte comme un four,
L'énorme Rainouart dort sous la cheminée.

Voilà trois mois et plus qu'il est ivre, et combien!
S'il s'éveille un instant, c'est pour tourner la broche.
Il est plein de mangeaille et d'ailleurs sans reproche.
Aussi noble qu'un moine, il ronfle comme un chien.

* Tinel est synonyme de levier. Voir le vieux poème d'Aliscans.

Pourtant nul bachelier n'a si fière apparence.
Son regard est d'un sanglier prêt à foncer.
Il est fait pour se battre, il est fait pour danser.
C'est le plus beau garçon du royaume de France.

Mais quoi! Toujours dormir, se rouler comme un veau,
Parmi les pots cassés, dans la cuisine sombre!
Que lui sert d'être vert comme un jeune concombre?
Que lui sert d'être frais comme printemps nouveau?

Les marmitons, autour de lui, pouffent de rire.
Quels tours de l'autre monde inventent ces damnés!
L'un d'un joli fêtu lui chatouille le nez;
Un autre le mâchure avec la poêle à frire.

— « Assez! dit Rainouart enfin, c'est vilain jeu.
Je ne vous cherche pas. Qu'on me laisse tranquille.
Prenez garde, avortons, de m'échauffer la bile.
Qui m'osera toucher le paiera, de par Dieu! »

Mais un gros rôtisseur : — « Ah ! la farce est de taille.
Rainouart l'idiot qui parle en écuyer !
Au chenil, chien hargneux qui ne sais qu'aboyer.
Biberon, tu n'es bon qu'à traire une futaille. »

Au jouvenceau qui braille il marche tout fumant.
— « A vous, gentil seigneur des broes, homme de race ! »
Il lui meurtrit l'épaule, il lui crache à la face,
Et d'un revers de main le torche rudement.

La salle a retenti du horion sonore.
Rainouart s'est dressé. C'en est trop à la fin.
Son fier visage luit sous ses cheveux d'or fin,
Et ce n'est pas le vin nouveau qui le colore.

Terrible, il a saisi l'insolent par les bras :
— « A nous deux, renégat, ravale ton blasphème ! »
Il le fait par trois fois tournoyer sur lui-même,
Puis se recule, prend l'élan, et, patatras !

Il l'écrase contre un pilier comme punaise.
On crie : — « Holà! holà! ne tapez pas si fort.
Quelle brute! Pauvre Anséis, le voilà mort. »
Rainouart, souriant, répond : — « J'en suis bien aise. »

Alors tous ces goujats se sont rués sur lui.
On le prend par la cuisse, on le prend par l'aisselle.
— « Sus! sus! Etripons-le, ce laveur de vaisselle.
Qu'il aille avec Mahom se gaudir aujourd'hui! »

Et Rainouart : — « Tant mieux, tant mieux. On va se battre! »
Un éclair de noblesse a flambé dans ses yeux.
En vain deux cents marauds l'assaillent, furieux.
Il en attrape trois, il en attrape quatre.

Comme balles de laine il les lance au plafond,
Les bat et les rebat gaîment comme peau d'âne,
Leur fait, en se jouant, jaillir l'âme du crâne,
Leur arrache lèvres et nez, les navre à fond.

Tant de gens déconfits n'ont pas noyé sa honte.
La cuisine pétille. On marche dans le sang.
Et, toujours plus hardi, le bel adolescent
Lutte en désespéré contre le flot qui monte.

Encore un coup, un autre encore, un autre encor!
A la longue pourtant le meilleur fer s'émousse.
Si quelque brave saint n'arrive à la rescousse,
Il est en grand danger, l'ivrogne aux cheveux d'or.

II

Mais qui vient là? Chut! chut! qu'on se découvre!
Un peu de calme et ne braillez pas tant.
Le roi Louis est sorti de son Louvre.
Sa Blanchefleur l'accompagne en chantant.

Le roi Louis apparaît sur la porte,
Sa Blanchefleur, si jolie, à son bras.
Mille de ses vassaux lui font escorte,
Tous gais et verts, autant de Fierabras.

Voici Garin, le plus beau du cortège,
Reinier l'enfant, qui si bien sait chanter,
Le vieux duc Naime à la barbe de neige,
Que Charlemagne aimait à consulter;

Voici le franc Salaün de Bretagne,
Angus d'Anjou, Léonard le Gallois,
Frère Tripon, un vrai tranche-montagne,
Audigier, frais comme la fleur des pois;

Bref tous les grands, tous les preux du royaume,
Du nain folâtre à l'abbé du couvent.
Le grand comte au court-nez, le fier Guillaume
Ici, comme partout, marche en avant.

Il est heureux, le vaillant capitaine,
De voir des gens s'abîmer à ce point.
Mieux qu'au chant de l'oiseau sur la fontaine,
Il se délecte au bruit des coups de poing.

— « Ah, ah, ah, ah! Voici de nobles tâches.
Deux cents contre un, par le vrai Dieu, c'est fort!
Arrière, gueux, canailles, triples lâches!
Qu'un de vous touche à cet homme, il est mort!

« Sire Louis, nommé le Débonnaire,
Ce jeune drôle est un plaisant vaurien.
Tout à l'heure il ronflait comme tonnerre.
Mais c'est un brave, ou je n'y connais rien.

« J'aimerais fort l'avoir à mon service.
N'est-il pas beau, galant et bien membré?
S'il boit un peu, ce n'est pas si grand vice.
Donnez-le-moi. Je vous en saurai gré. »

— « Cher comte, dit Louis, je vous l'octroie.
Prenez-le donc. Je n'y tiens pas du tout.
Un ogre, un dévorant, une lamproie,
Un sac à vin qu'on ne peut voir debout.

« Lorsque je fis ma première campagne
Sur mer, avec Roland mon beau cousin,
Je l'achetai d'un pirate d'Espagne
Qui m'a conté qu'il était Sarrasin.

« Ah! Le maudit! Regardez son ouvrage :
Voilà du coup mon office gâté. »
Guillaume dit : « C'est preuve de courage. »
Le roi réplique : « Eh non! Méchanceté!

« Voyez cette carrure. Un vrai sauvage,
Brutal, ivrogne et toujours en courroux.
Quand on lui parle, il fronce le visage.
Quand on l'attaque, il répond par des coups.

« Soir et matin, dans la sombre cuisine,
Il dort, il boit, il mange et ne dit mot.
Ce n'est qu'avec notre chat qu'il voisine,
Et seul, Dieu sait lequel est le plus sot.

« Vous voulez me... Non, non, non. Rien ne presse !
Nous réglerons ce compte une autre fois.
Prenez-le donc, puisqu'il vous intéresse,
Ce maitre fol, ce jeune homme des bois !

« Qu'il soit à vous, ce goinfre insatiable.
Il ne lui faut que cinq ou six repas.
Son père ? Eh, mais à coup sûr c'est le diable ;
Quant à sa mère, on ne la connaît pas ! »

III

Rainouart s'agenouille aux pieds du seigneur comte.
Sa face s'illumine. Il est transfiguré.
Son maintien cependant serait plus assuré
N'était cet habit jaune et vert qui lui fait honte.

Il n'est plus ivre. On le dirait de très haut rang.
Ses blessures d'ailleurs ne l'embarrassent guère.
Il est beau sous le sang comme un cheval de guerre
Qui frappe du sabot et piaffe en expirant.

— « O grand comte au court-nez qu'en tous lieux on renomme,
Vous avez bien parlé, je vous dis grand merci.
Par le Dieu mort en croix, emmenez-moi d'ici.
Je suivrai votre bande et je serai votre homme.

« Puis, s'il vous plait d'avoir bonne chère à foison,
Comptez sur moi; je suis cuisinier d'espérance.
Pas un queux ne m'égale en ce pays de France
Pour dresser comme il sied la noble venaison.

« Je fonce sur la dinde : elle est mon ennemie.
La poularde m'affole : elle est jolie à voir.
Mais qu'on en vienne aux coups, vous pourriez bien avoir
Tel vaillant compagnon qui ne me valût mie. »

— « Ami, répond Guillaume, il n'y faut pas songer.
Veiller, courir, jeûner! Comment pourrais-tu faire?
Laper le vin clairet, voilà ta seule affaire.
Tu n'es fait, mon garçon, que pour boire et manger.

« Parle franc. Godailler, c'est toute ton envie.
Mais va, rassure-toi, je te nourrirai bien.
Vois-tu, quand on s'est mis à faire le vaurien,
C'est pour longtemps, brave homme, et souvent pour la vie! »

— « Sans doute qu'à vos yeux je ne vaux pas un sou.
C'est vrai. J'ai trop vécu parmi la valetaille.
Ce n'est qu'aux muids de vin que j'ai livré bataille.
Je baffre comme un ogre et je suis toujours saoul.

« Mais un amer dégoût me vient d'être en cuisine.
Ai-je pu si longtemps me laisser hébéter ?
Je n'y peux plus tenir. Je veux me racheter.
Maître, emmenez-moi vite à la gent sarrasine.

« Mon sang bout, il est jeune, il demande à courir.
Emmenez-moi de grâce et vous verrez merveilles.
Maudit soit le frelon qui dort chez les abeilles !
Au diable le fruit vert qui ne veut pas mûrir !

« Si vous ne me prenez, je suivrai l'hirondelle.
Sous le ciel infini je m'en irai bien loin.
Je partirai, tout seul, avec Dieu pour témoin.
Sans chausses ni souliers je battrai l'Infidèle. »

Et Guillaume : « C'est bien! Ton langage me plaît.
J'ai confiance en toi, mais veille sur ton vice.
On a vu la victoire aux genoux d'un novice.
Relève-toi, soldat! Tu n'es plus mon valet. »

IV

Tout gaillard, rêvant d'occire
  Cent païens au choix.
Rainouart s'en fut au bois
  Du roi notre sire.

Il avise un grand sapin
  Couvert de rosée,
Un vrai sapin d'épousée,
  Frais comme aubépin.

Quel sapin! Si vert, si sombre
　Sur le clair des eaux!
Et, par milliers, les oiseaux
　Volent dans son ombre.

Ah! pour mille besans d'or
　Le bon roi de France
Ne vendrait pas, comme on pense,
　Un pareil trésor.

C'est là que, tous les Dimanches,
　Il juge en plein vent,
Et puis il s'endort souvent
　Sous les vastes branches.

— « Tronc poli, franche hauteur,
　Verte chevelure;
Quel tinel de fière allure
　Ferait ce chanteur! »

Ainsi songe le jeune homme.
Passe un bûcheron,
Pardieu! le plus fier luron
Qui soit jusqu'à Rome!

— « Prends cet arbre; abats-le-moi! »
— « Soit! à la bataille! »
Et déjà le rustre entaille
Le sapin du roi.

On voit flamber sa cognée
Dans le bleu du jour.
La forêt, tout à l'entour,
Frémit, indignée.

Ahan! Ahan! Quel effort!
Quels coups de massue!
L'homme saute, il tremble, il sue.
Mais l'arbre est plus fort!

L'arbre se défend en brave.
Est-ce qu'il pourrait,
Lui, l'enfant de la forêt,
Jamais être esclave !

Rainouart prend à son tour
La hache sonore.
Il croit assaillir un More
Au haut de sa tour.

C'est à l'assaut qu'il s'élance
Désespérément.
On entend un craquement,
Puis un grand silence.

Tout à coup le mécréant
Pousse un cri superbe :
Cette fois il est dans l'herbe,
Le sapin géant !

Tandis que sourdement gronde
Le bois tout entier,
Arrive un beau forestier
Qui faisait sa ronde.

Il voit sur terre étendu
Le bien de son maître.
— « L'arbre du roi ! Maudit traître,
Tu seras pendu ! »

Il frappe droit à la face
Notre jeune fou.
Mais l'autre lui saute au cou,
L'étreint, le terrasse.

Pauvret ! Le voilà lancé
Au sommet d'un chêne,
Les boyaux sortant de l'aine,
Le crâne enfoncé !

Et Rainouart le regarde
Accroché là-haut :
— « Reste ici, gentil ribaud,
Monte bien ta garde !

« Les voleurs pourraient venir,
Ce n'est point mensonge !
Ouvre ton bon œil, et songe
A te bien tenir ! »

Il rit, et s'en va, tranquille,
Chez un forgeron,
Pardieu ! le plus franc luron
Qui soit dans la ville !

Il fait à sept pans doler
Sa verte conquête,
Il lui fait dorer la tête,
La fait viroler.

Puis il met sur son épaule
  L'arbre triomphant
Et sort, gai comme un enfant
  Qui porte une gaule.

A peine a-t-il fait sept pas,
  Jésus! que d'alarmes!
La milice court aux armes,
  On sonne le glas.

— « C'est Mahom! La ville est morte! »
  Et chacun s'enfuit.
Tout franc bourgeois, à grand bruit,
  Verrouille sa porte.

Rainouart en est joyeux :
  — « Quel tour impayable!
Me prenez-vous pour le diable?
  Où donc sont vos yeux?

« Je n'ai rien de l'être immonde.
Simple cuisinier,
Je suis homme printanier
Qui sait plaire au monde!

« Mais ce métier d'endormi
Ne me convient guère :
Adieu! Je m'en vais en guerre
Avec mon ami! »

Il couvre l'arbre de larmes,
Le serre en ses bras.
— « Tinel en fleurs, tu feras
La reine des armes!

« Tu verras Mahom tremblant
Fuir à ton approche.
A toi les gens qu'on embroche,
O tinel galant!

« Que de coups nous allons boire,
O tinel doré!
Sois fier! Je te donnerai
L'éternelle gloire! »

Il repart, toujours chantant.
Et, de sa tour blanche,
Oiseau volant sur la branche,
Aélis l'entend.

La fille du roi tressaille :
— « Quel suivant d'amour!
En est-il à notre cour
Un seul qui le vaille?

« Pauvre est son accoutrement :
Ce n'est point hermine.
Mais quel chevalier de mine,
Et qu'il est charmant!

« Il mérite au moins l'empire,
Si j'en crois mon cœur! »
Et, divine en sa langueur,
Aélis soupire.

Rainouart la voit soudain,
Fraîche comme rose
Dont la robe s'est déclose
Au vent du jardin.

Jamais si claire merveille
Ne le vint charmer.
Au naïf besoin d'aimer
Son âme s'éveille.

Qui lui sourit dans les fleurs?
N'est-ce pas un ange?
Et son beau visage change
Cent fois de couleurs.

Ballotté par la tempête,
En plein firmament,
Il tremble, et puis brusquement
Redresse la tête.

Le cœur lui revient : pourquoi
Si lâche surprise ?
N'est-il pas, lui qu'on méprise,
Aussi fils de roi ?

V

Aliscans! Aliscans! La terre de Provence,
Du levant au couchant, est noire de païens.
Sur le pays fleuri d'éternelle jouvence,
Espagne, Egypte, Asie ont vomi tous leurs chiens.

Pas de hauteur, au loin, qui n'en soit couronnée.
Pas de ravins non plus qui n'en restent fumants ;
Et, jusque dans la nuit, la meute forcenée
Sur la plaine qui brûle étend ses aboiements.

C'est le grand Desramé qui conduit cette engeance.
Trente rois, vêtus d'or, lui portent son épieu.
Ils sont le bras qui tue ; il est l'intelligence :
Sur un signe de lui chacun renierait Dieu.

Et Guillaume est en face avec sa blanche armée,
Comme l'aigle qui vole au-devant du corbeau.
Parmi tous ces vaillants qu'attend la renommée
Le jeune Rainouart est encor le plus beau.

Guillaume a près de lui tout ce qu'on voit en France
D'amoureux de la gloire et de fier et de preux.
De tous ces bacheliers qu'éveille une espérance
Rainouart est encor le plus aventureux.

Il guerroie à sa guise, au hasard et sans règle.
Vrai Dieu! quand il brandit son tinel bien-aimé,
Quoiqu'il aille pieds nus comme un coupeur de seigle,
On reconnaît le sang du noble Desramé.

Mais il veut racheter son crime de naissance.
Une autre âme est en lui depuis qu'il est chrétien.
Il a tout oublié de son adolescence :
Les siens lui font horreur, il le montrera bien!

Guillaume cependant contemple cette foule
Dont à peine demain reverra la moitié.
Devant ce flot qui passe et cette mer qui roule
Son rude cœur s'émeut un instant de pitié.

Il dit : — « Seigneurs, voici venir une bataille
Telle que le soleil n'en éclaira jamais.
Si quelqu'un d'entre vous avait peur, qu'il s'en aille
Et rentre librement chez lui : je le permets. »

O deuil inexprimable! O honte! Dix mille hommes,
Oui, dix mille, dix mille aussitôt sont partis!
Normands entripaillés, en peine de leurs pommes,
Bourguignons que le vin a trop appesantis.

On leur montre le poing. Sans même y prendre garde,
Sous le rire et l'insulte ils s'en vont en chantant.
Ils songent, les truands, en leur âme couarde,
Au lit de grosse toile où Margot les attend.

Rainouart tout à coup leur barre le passage.
-- « Arrêtez, mécréants! Où vous enfuyez-vous? »
— « Guillaume nous renvoie. Il est d'un homme sage
D'abriter sa personne et d'éviter les coups.

« Nous allons au pays de France, à la recherche
D'un vin joli qui plaise au gracieux jambon :
Viens avec nous, buveur! On portera ta perche.
Peut-on de ce Guillaume attendre rien de bon? »

— « Lâches! Lâches! Croyez-vous fuir comme des lièvres?
Le tinel que voici demande à vous parler!
Il est bon médecin : il guérira vos fièvres!
Il connaît la musique : il vous fera baller! »

L'arme de mort s'est abaissée et, frémissante,
A couché sur le pré trente de ces goulus.
Ce n'est rien : en voilà cinquante, et puis soixante
Qui n'entendront plus messe et qui ne boiront plus!

Les autres ont cru voir Satan et son image,
Et, tout suants de peur, tremblent comme pourceaux :
— « Sois notre capitaine et reçois notre hommage.
Si nous ne te suivons qu'on nous coupe en morceaux! »

La face radieuse ainsi que fleur nouvelle,
Le jeune homme sourit gaîment : — « Allons, maudits,
Retournons de ce pas en Aliscans la belle,
Et, qu'il vous plaise ou non, je vous rendrai hardis!... »

C'est jour de fête! On voit scintiller les armures.
Jamais souffle si doux sur la mer n'a passé!
Au chant des oiselets dans les vertes ramures
La bataille effroyable a déjà commencé.

Déjà se sont croisés épée et cimeterre.
Sur les champs et les flots plus d'un éclair a lui.
Il souffle comme un vent de tremblement de terre,
Et Rainouart est triste : on s'est battu sans lui!

Les païens à son nez vont-ils prendre la fuite?
Mahom se rendra-t-il sans l'avoir attendu?
Avec ses francs couards qui jappent à sa suite
Il vole et dans le feu se jette à corps perdu.

Est-ce lui qui jadis a lavé la vaisselle?
Lui qui, devant l'évier, buvait à s'étourdir?
Une grâce divine en ses yeux étincelle,
Son cœur au grand soleil a voulu reverdir.

Le bon tinel fait son office, il frappe, il frappe;
Le vent qui souffle de partout l'a mis en train!
C'est le pressoir qui rit en écrasant la grappe,
C'est le fléau joyeux qui bat le mauvais grain.

Il brise les écus et pétrit les cervelles,
Mêle d'affreux lambeaux de chair au sang qui bout.
C'est la faux sans pitié qui tranche les javelles,
Et quand il a passé rien ne reste debout!

Margot de Bocident sur sa cavale blanche,
Ivre d'avoir tué, tranche de l'arrogant.
Un coup bien appliqué lui fracasse la hanche
Et l'envoie à ses dieux Mahom et Tervagant.

Accourt alors Flohart d'outre l'Ile Perdue,
Orde comme charogne, ignoble, un chien de mer.
La vieille avec les dents s'est longtemps défendue,
Son venin crève enfin : elle a revu l'enfer.

Aérofle, Aeuré, Brulart prennent sa place.
Mais il va leur en cuire avant qu'il soit midi :
L'un tombe sur le dos et l'autre sur la face,
Le troisième, debout, est déjà refroidi.

Rainouart va toujours. Il tue encor Galafre,
L'enfant Murgant si fier d'avoir des cheveux blonds,
Et le vieux Fauceberc et Grishart de Venafre ;
Il chante, il rit ; il a du sang jusqu'aux talons.

Mais qui mène là-bas ce vacarme effroyable ?
Eh ! C'est le roi Baudus au corselet fleuri !
Jamais chez Lucifer ne se vit si beau diable,
Des fils de Desramé c'est bien le plus chéri.

Il cherche Rainouart pour lui fendre la tête.
Mais, à le voir si fier, il hésite un moment :
— « Qu'as-tu, coq de village, à redresser la crête ?
Guillaume, ton seigneur, t'a traité chichement !

« Vassal qui vas pieds nus comme un pêcheur d'anguilles,
Tu nous as fait grand mal, mais ton regard me plaît!
Je te donne mon or avec cent belles filles,
Si tu veux renier Jésus pour Mahomet! »

— « Assez! Je crois en Dieu qui fit joie et souffrance!
En son fils qui pour nous voulut mourir en croix;
Garde ton or et tes putains : j'ai mieux en France!
Je crache sur Mahom qui n'est qu'un peu de bois! »

— « En garde alors, goujat! » — Et, tinel contre lance,
Tous deux ont pris le champ, ô moment solennel!
La bataille anxieuse a soudain fait silence :
Qui donc va l'emporter, la lance ou le tinel?

Rainouart est plus fort et Baudus plus alerte.
L'un se bat en faucheur et l'autre en chevalier.
Dans la forêt profonde éternellement verte,
C'est la lutte du cerf contre le sanglier.

Rainouart est blessé par trois fois. Sa furie
N'en est que plus mortelle et son bras plus pesant.
Sur le pré du matin, devant la métairie,
C'est le duel du noble avec le paysan.

Autour des enragés vole et vole une flamme.
Baudus chancelle enfin et change de couleurs ;
Son heaume au cercle d'or a laissé fuir son âme,
Sa tête adolescente a roulé dans les fleurs.

On court à Desramé qui dort devant sa table :
— « Seigneur ! Seigneur ! Il n'est que temps, éveillez-vous !
Guillaume nous amène un gas si redoutable
Que, fût-il fée ou roi, nul n'échappe à ses coups.

« Bien qu'il n'ait que vingt ans, il est parmi les autres
Comme le léopard de l'Inde auprès d'un chien.
Il a tué Baudus et vingt mille des nôtres.
Bientôt, de votre armée il ne restera rien ! »

Celui qui fait trembler a blêmi de colère!...
La déroute... Baudus, le meilleur de son sang!
Il a pris son épée et son armure claire,
Comme un soleil de guerre il sort éblouissant.

De sa voix de combat dominant le tapage,
Il pousse droit à Rainouart : — « Qui donc es-tu,
Toi qui fais tant le fier en si mince équipage?
Vit-on noble jamais si piètrement vêtu? »

— « Qu'importent mes haillons, si je vaux un royaume?
On peut avoir du cœur sans monter palefroi!
Ce franc tinel et moi nous sommes à Guillaume,
Mon nom est Rainouart et je suis fils de roi! »

— « Le fils que j'ai cherché si longtemps! Ah! beau sire,
Hâte-toi de quitter ce braillard insolent!
Adore Mahomet : s'il me fallait t'occire
Ce serait grand'pitié! J'aurais le cœur dolent. »

— « Tu mens, barbe de bouc, en te disant mon père !
Jamais arbre galeux ne porta si beau fruit ! »
— « Ton père était le diable et tous deux font la paire ;
Toi mon fils ! Allons donc ! C'est le jour et la nuit !

« Tu ne vaux pas, chétif, l'honneur d'un coup de lance !
Sans plus tarder, pourtant, je te veux dépêcher :
Garde-toi, mendiant ! » — Il se recule, et lance
Un javelot si dur qu'il fendrait un rocher.

Mais Rainouart l'esquive. Aussi prompt que la foudre
Le tinel flamboyant s'abat sur Desramé.
Cheval et cavalier ne sont plus à découdre,
De la douleur qu'il sent le vieux roi s'est pâmé.

Dès qu'on l'a vu tomber, un hurlement de rage
Éclate au loin. Mille et mille païens dorés,
Comme corbeaux criards au milieu d'un orage,
Autour du jouvenceau tournent, désespérés.

Le tinel au grand cœur frappe encore et refrappe.
Il abat coup sur coup le féroce Agripant,
Agrapard le hideux, le noble Valegrappe,
Et Cruscados d'Égypte à la peau de serpent.

Enfin, Guillaume arrive avec sa claire épée.
Comme un vol d'étourneaux dès que l'aube a surgi,
La troupe des païens s'est bientôt dissipée,
Et de nouveau le pré merveilleux s'est rougi.

Rainouart tout suant, harassé, mais superbe,
Va s'asseoir à l'écart au pied d'un rosier blanc.
Le cœur gonflé d'amour il s'est couché dans l'herbe,
Il voit à son côté son tinel ruisselant.

Rainouart s'est couché, le cœur plein d'amertume.
— « Qu'ai-je fait ! Qu'ai-je fait ! A quoi pensais-je donc ?
Mes frères... mes cousins... et c'est leur sang qui fume !
Jamais si grand péché n'obtiendra le pardon !

« Ah! Tinel de malheur, Ganelon! c'est ta faute!
Qui t'aurait supposé tant de méchanceté?
Mon père vient à moi : tu lui brises les côtes!
Que maudite soit l'heure où tu fus charpenté!

« Tu ne navreras plus personne, mauvais drôle!
Assez de gens fourbus! Assez d'estropiés! »
Et, preste, il a lancé par-dessus son épaule
L'arbre qui dans le sol s'enfonce de trois pieds.

Sur son visage fier coulent de chaudes larmes.
Mais, Dieu! Voici toute l'Afrique avec son roi!
Le jeune homme frémit en se voyant sans armes;
Il court à son tinel : — « Ami, pardonne-moi!

« Je t'ai fâché! J'étais stupide tout à l'heure!
N'avons-nous pas toujours marché du même pas?
Faisons la paix! Surtout, ne dis pas que je pleure!
Montre-moi, compagnon, que tu ne m'en veux pas! »

Il retire du pré sanglant l'arme farouche,
Plus ferme que le roc et toujours fleuronnant.
Il le met sur son cœur, le baise à pleine bouche :
— « Racaille de l'enfer, à nous deux maintenant! »

Apparaît Hunebier, le géant très illustre
Près de qui Goliath a l'air d'un avorton.
Il s'esclaffe de rire : — « Eh! facétieux rustre!
Penses-tu m'effrayer avec ce grand bâton?

« Sans doute qu'au moulin il fait marcher ton âne?
Il pourra te servir pour abattre les noix! »
— « Les noix que j'abattrai, je les vois sur ton crâne!
Mon âne te ressemble, il a tes yeux sournois. »

Ils fondent l'un sur l'autre, et le tinel se lève.
Au premier coup le More à peine a chancelé!
Un deuxième l'entame, un troisième l'achève.
Il tombe, et le ciel même en est tout ébranlé!

Comme un torrent lâché, soudain se précipite
Une foule grouillante, horrible, aux mille bras,
Singes nus et poilus de la forêt maudite,
Diables frais échappés du feu qu'on n'éteint pas.

Leur monstrueux visage est fait d'une grimace.
Ils ont la corne au front et la vipère en main,
Et le soleil, glacé d'horreur, voile sa face
Devant ces mufles noirs qui n'ont plus rien d'humain.

Épeurés et tremblants d'abord, ils s'enhardissent.
Comme d'âpres vautours enflant leurs maigres cous,
Autour de Rainouart ils hurlent et bondissent.
C'est la flamme d'enfer qui danse en leurs yeux fous.

Et voici maintenant l'Arabe morne et sombre
Avec sa longue échine et ses muscles saillants,
Le Perse et l'Indien plus enfoncés dans l'ombre,
Plus touchés de mystère, encor plus effrayants.

Voici tout ce qui vit de terrible et d'immonde,
Tout ce qui fait frémir de peur ou de dégoût,
L'écume de la terre et le rebut du monde,
L'être rampant, féroce, abject : la fin de tout!

Rainouart a fait face à l'ignoble tempête.
Sans regarder au nombre il frappe dans le tas.
Tuer, tuer encore, est-il meilleure fête?
Pourtant, son bras se lasse et sa force est à bas.

En vain sur le vert pré qui saute d'épouvante
Il entasse les morts pour s'en faire un appui.
Plus hideuse, toujours la muraille vivante
Avec ses hurlements se referme sur lui.

On croirait qu'un vol lourd d'énormes sauterelles
Tourne et tourne sans fin auprès du franc garçon.
Lui qu'on dirait le mois de Mai des pastourelles,
Tout barbelé de fer, il semble un hérisson.

A flots coule son sang par plus d'une blessure
Dont la moindre abattrait le plus fier chevalier.
Son tinel fatigué n'est plus cette arme sûre
Que cent hommes de front n'auraient pas fait plier.

Il vacille en ses doigts, mais sans demander grâce.
Va-t-elle retomber enfin, l'arme de feu ?
Et, dans ses cheveux d'or sentant la mort qui passe,
Le jeune Rainouart se recommande à Dieu.

— « O honte! Être mangé par si basse vermine!
Aux morsures des chiens succomber désarmé,
Sans même qu'un rayon de gloire m'illumine!
Que n'ai-je été, du moins, frappé par Desramé!

« Dieu redoutable et doux, qu'abhorra mon enfance,
Vous ne savez que trop si j'ai peu de vertu!
En ce jour cependant j'ai vengé votre offense :
Vous avez vu, Seigneur, comme j'ai combattu ?

« Ai-je assez expié l'horreur de mon blasphème?
Dois-je brûler mon cœur aux flammes des maudits?
Seigneur mon Dieu! Seigneur, écoutez qui vous aime;
Je suis las : ouvrez-moi votre clair Paradis. »

Un ouragan de fer s'abat sur le jeune homme.
Mais, l'âme au ciel, et sûr de s'être racheté,
Il sourit de mépris à ce coup qui l'assomme.
Son visage revêt une étrange beauté.

Il rassure d'un mot sa bonne arme qui tremble :
— « Ami, merci! Tu m'as loyalement servi!
Pour la cité des forts, nous partirons ensemble.
Le chemin était bon que nous avons suivi! »

Et voici qu'ô merveille! A cette heure suprême,
Une alme vision charme ses yeux mourants :
Tout le printemps. La plaine immense. Et la nuit sème
Ses mille étoiles d'or sur le pays des Francs.

Dans sa tour blanche au bord de l'eau, sur la prairie,
Aélis lentement dévide son fuseau.
Une lueur mystérieuse l'a fleurie.
En ses cheveux, au vent léger vole un oiseau.

Parfois, rêveuse, à sa fenêtre elle se penche :
Elle a l'air de chercher et d'appeler son cœur.
Et la lune folâtre entre dans la tour blanche;
Aux yeux de cette rose elle met sa langueur.

Bientôt la pure image en la nuit printanière
S'efface; à l'infini s'ouvre le ciel profond.
Rainouart voit s'étendre une mer de lumière
Que fend, d'une aile rouge, un ange furibond.

La troupe des Heureux défile, courroucée,
Et chacun d'eux lui jette une plainte en passant.
Dans sa majesté sombre et sa sombre pensée,
Au milieu des éclairs surgit le Tout-Puissant.

Ce n'est pas le vieillard ineffablement calme
Dont la terre à genoux acclame la bonté!
Ce n'est pas un rosier, ce n'est pas une palme
Qui fleurit à son poing, mais le glaive irrité.

D'un geste souverain il montre l'étendue
Toute fumante encor du crime des païens.
Il lance l'anathème à la race perdue
Qui blasphème son nom et gehenne les siens.

Rainouart a compris. Sa fureur se réveille;
Un flot de jeune sang lui remonte au cerveau.
Pour la tâche inouïe et l'œuvre sans pareille
Il sent bondir en sa poitrine un cœur nouveau.

Et la bataille, rouge, horrible, recommence,
Avec ses désespoirs et ses bonds de damnés!
A l'horizon s'éveille une rumeur immense,
Pareille au bruit du vent sur les flots déchaînés.

Le bon tinel a repris force. Il fume, il fume.
Il est ivre, il sourit, il ne se connaît plus.
C'est le marteau d'argent que Dieu met sur l'enclume,
La verge d'or qui tremble à la main des élus.

A chaque coup qu'il porte, un des fils de la Bête
Sent craquer tous ses os et se crever son fiel.
En un instant les yeux lui volent de la tête :
Un de plus au tas effrayant qui monte au ciel.

Et la rumeur grandit, s'approche, ivre de joie,
Pareille au chant du jour sur les flots nouveau-nés.
Sur la montagne en fleur où le soleil se noie
Apparaît, triomphant, le grand comte au court-nez.

Il a sauvé la Croix, supplicié l'Infâme,
Et partout va régner la paix du Seigneur Dieu !
Avec ses morts promis à l'éternelle flamme,
La plaine d'Aliscans n'est qu'une mer de feu.

VI

Sur une barque de pêche
Le roi des rois s'est enfui ;
A son dos il en a cui,
La blessure est encor fraîche !

Quand sonnera l'olifant
Il braira comme une femme.
Gloire, gloire à Notre-Dame !
Gloire à Jésus triomphant !

Et sous la verte ramée
Que le couchant crible d'or,
Toute rouge, et chaude encor,
S'en revient la sainte armée.

Les drapeaux claquent au vent
Et cliquètent les armures.
C'est partout sous les ramures
Un cri, le même : En avant!

Trempés par le grand orage
Et tailladés jusqu'aux yeux,
Tous nos braves sont joyeux
D'avoir fait si bon ouvrage.

Survient quelque frais moutier :
Ah! Dieu! La plaisante auberge!
Vite à l'autel un beau cierge,
Deux doigts dans le bénitier.

Puis on court à la cuisine
Où se dore un dindonneau;
On perce le fin tonneau
A la mode sarrasine!

Quoi de mieux ? Le chien fourbu
A soif après la curée.
Servez la meute altérée :
On est fort quand on a bu !

Ainsi s'abrège la route.
Et voici qu'au ciel en feu
Resplendit le château bleu
Du très bon roi qu'on redoute.

C'est Laon, la Cité de fer,
Impériale et tranquille.
Aujourd'hui la bonne ville
Jette sa couronne en l'air.

Que de gens sur la grand'place !
Que de cris ! Quel grouillement !
Comme on s'aborde gaîment !
Jeunes, vieux, comme on s'embrasse !

Rainouart et son tinel
Marchent, fiers, à l'avant-garde :
De quel œil on les regarde
Ces deux bras de l'Éternel !

— « C'est lui ! — Quoi ? Si jeune encore ! »
— « Qu'il est grand ! — Et beau garçon ! »
— « Le bon plat de sa façon
Qu'il vient de servir au More ! »

Et le tinel croit rêver,
Sa surprise paraît grande :
On le pare, on l'enguirlande...
Nul ne peut le soulever.

Aélis, à la fenêtre,
Tremble devant son miroir :
Du plus loin qu'elle a pu voir
Elle a reconnu son maître.

— « Ah! que va-t-il advenir?
Aidez-moi, douce madone!
Pitié! Mon cœur m'abandonne,
Je n'ai pu le retenir.

« Il voyage en grand mystère
Avec les oiseaux du ciel;
Il est au pays du miel :
Va-t-il retomber sur terre? »

Quel vacarme étourdissant!
La foule est encor plus drue!
Le vin coule à pleine rue,
Il reluit comme du sang!

Partout un bruit de tonnerre :
— « Noël! Noël! au baron! » —
Au plus haut de son perron
Apparaît le Débonnaire!

VII

Rainouart songe à peine à saluer le Roi!
Il n'a vu qu'Aélis et son cœur qui s'envole :
Il fléchit le genou : — « Si mon audace est folle,
Reine de Mai, charmante enfant, pardonne-moi!

« Lorsque je croupissais parmi la valetaille,
Je n'ai rien voulu dire et j'ai caché mon nom.
Parmi vous cependant il eut quelque renom :
On l'a vu resplendir en plus d'une bataille!

« J'avais douze ans, j'étais un enfant désarmé,
Quand on m'a lâchement volé mon héritage.
Mélusine la fée est de mon parentage :
Je suis le dernier fils du sombre Desramé!

« Mes oncles sont Maudus, le roi de Trébizonde,
Et Magon le géant qui n'a plus qu'un cheveu;
La comtesse Guibours est ma sœur, mon neveu
Thibaut, le meilleur Turc qui soit de par le monde!

« Mes frères avaient tous couronne sur le front.
Chétif, hélas! je suis encore sans royaume;
Mais, avec mon tinel et l'aide de Guillaume,
J'en veux prendre au moins quatre et qui t'obéiront.

« C'est toi qui, par mon bras, as frappé l'infidèle.
Parmi les chevaux morts et les gens éventrés
J'ai vu, fille de roi, luire tes yeux dorés :
C'est toi mon bouclier et toi ma citadelle.

« Le laurier que j'apporte est trempé de mon sang,
Je l'ai cueilli pour en parer ta belle tête :
Vois comme il a gaîment fleuri dans la tempête;
Il rehaussera bien ton chef éblouissant.

« Ne me repousse pas! Je ne suis plus le même
Depuis que je t'ai vue et qu'on m'a fait chrétien.
Mon cœur est franc et simple, il mérite le tien :
O noble dame, accepte-moi, puisque je t'aime! »

Elle tremble, la douce belle aux yeux d'azur.
Une ombre de baiser s'éveille sur sa bouche.
A la voir si timide en la horde farouche
On dirait la nielle au milieu du blé mûr.

C'est la neige du mois d'Avril, la neige rose
Qui fait au jeune monde un tendre vêtement,
L'églantine légère et fine, au cœur aimant,
La bouche merveilleuse où l'oiselet se pose;

C'est la source qu'on trouve au détour du chemin,
Si fraîche à notre soif qu'on ne le saurait dire!
Aux lèvres de la vierge, ah! le divin sourire,
Quand au païen du Christ elle a tendu la main!

On les a mariés par un joyeux Dimanche,
Dans l'église de Laon, la splendide cité.
Les rossignols, au soir de leur noce, ont chanté,
Chanté pour l'oiseleur et sa colombe blanche.

Des prés voisins venait la bonne odeur du foin,
Et ce fut vraiment bien la messe de l'aurore.
Saint Georges, le vaillant que pourchasse le More,
A cheval sous le porche, a servi de témoin.

Douce comme la lune était la mariée
Et chaque pauvre, en la voyant, la bénissait.
La rose incomparable à son doigt fleurissait;
Trente dames portaient sa traîne historiée.

Le marié brillait comme un rai de soleil
Qui court et danse sur les champs qu'il illumine.
Il était galamment vêtu de blanche hermine,
Trente pages portaient son écu de vermeil.

Quand sur la grande place apparut le cortège,
Les cloches de l'église ont tinté douze fois.
Douze fois ont chanté les rossignols du bois,
Quand Rainouart cueillit, au soir, la fleur de neige.

Et maintenant, heureux en sa claire prison,
Le jeune homme s'endort au chant de la princesse.
L'arbre de leur amour reverdira sans cesse;
Un mur de rosiers blancs leur ferme l'horizon.

Les heures passent là, si joliment coiffées
D'anémones de rêve et de perles d'argent!
Dès la pointe du jour, sous le ciel indulgent
Ils se perdent, ravis, dans le jardin des fées.

Rainouart fait toujours ses quatre ou cinq repas.
On boit à tire-larigot sur son domaine;
Lui, ne s'enivre plus qu'une fois par semaine
Avec du gentil vin ambré qui n'endort pas.

Et son ivresse est un oiseau qui bat de l'aile,
Un papillon qui vole à la grâce de Dieu,
Un bouquet de saison, noué d'un ruban bleu,
Où l'œillet écarlate au myrte s'entremêle.

Mais, la nuit quelquefois, l'amoureux combattant
Sursaute, flaire au vent, regarde et tend l'oreille :
Il a cru voir passer la chasse sans pareille,
Et, las de son bonheur, il soupire un instant.

Il va voir son tinel qui, dans la chambre haute,
Repose sur un lit d'églantiers et de houx.
— « Eh bien! vieux compagnon, joli donneur de coups,
Sommes-nous à la joie? A ta santé, mon hôte! »

Et l'arbre, noir du sang fraîchement répandu,
Se dresse sur sa couche, et lui fait des reproches :
— « Rainouart! Rainouart! Écoute donc les cloches;
On t'appelle au secours : n'as-tu pas entendu?

« La terre du Seigneur Jésus-Christ est en flammes!
Regarde notre Dieu qu'on recloue à la Croix :
Que de morts étendus navrent les palefrois!
C'est vers toi qu'en fuyant, criaient toutes ces âmes! »

— « Bah! Bah! dit Rainouart, bel ami, ne crains rien.
Je suis vivant encore et tu grondes sans cause;
Mais laisse-moi le temps de respirer ma rose! »
Et l'enragé tinel répond : — « Es-tu chrétien ?

« J'ai soin de ton honneur : tant pis si je te fâche!
Je suis franc compagnon qui parle rudement;
Serais-tu pas féru de quelque enchantement?
Continue à dormir : on t'appellera lâche!

« As-tu perdu le cœur ou renié ta foi ?
Qu'as-tu fait de ce bras qu'on disait indomptable ?
Jette ces fleurs! Cesse de boire et sors de table!
Pour la gloire éternelle, ô maître, éveille-toi!

Moi, ce lit me déplaît : combien je lui préfère
Un beau champ de bataille où le sang coule à flots!
J'aime à tourbillonner parmi les javelots;
A la fin, je suis saoul de vivre à ne rien faire! »

Patience, tinel jaloux! Attends un peu!
Vois plutôt : ton seigneur a couru vers ses armes.
Il reste, dans ce monde, à venger tant de larmes,
Tant de maudits à gehenner — pour plaire à Dieu!

Arrière le château d'amour, l'île fleurie!
Le mâle d'Aliscans s'est enfin retrouvé :
En ses yeux, tout à l'heure endormis, s'est levé
Un flamboyant soleil de guerre et de tuerie.

Il s'est trop alangui dans le parfum des lys.
Comme un ange de mort il va sortir de l'ombre :
Il voit déjà grouiller les peuplades sans nombre
Qui baiseront, un jour, les pieds blancs d'Aélis.

Il voit folâtrer au matin, sous l'or des dômes,
Les villes qui, demain, vont crouler devant lui :
N'est-il pas le premier des barons d'aujourd'hui?
Il compte déjà sur ses doigts tous ses royaumes!

Voici, tremblante, hélas! d'adorer de faux dieux,
L'Espagne, que Roland toucha de son épée;
D'un beau linceul de gloire encore enveloppée,
Voici la noble terre où dorment ses aïeux;

Mystérieuse, comme un fruit du crépuscule,
L'Égypte aux bords du Nil étale sa beauté,
L'Égypte, où les grands sphinx rêvent d'éternité,
Sans même tressaillir sous le feu qui les brûle.

Près de Tunis la belle, illustre en cent combats,
Carthage fait flotter son étendard de soie.
Jérusalem sanglote, Alger rit et flamboie.
Et, par delà les monts superbes, tout là-bas,

Plus loin que la mer bleue où l'aube adolescente
Plonge, en prenant son vol, ses bras étincelants,
Avec ses tours de guerre et ses minarets blancs
Surgit, en plein azur, Bagdad l'éblouissante!

VIII

Eh bien! mes amis, étais-je en voix?
A-t-on maintenant le cœur à l'aise?
L'histoire, vraiment, n'est pas mauvaise :
Vous aurez la suite une autre fois.

Très nombreux encore, et fort insignes,
Furent les hauts faits du chevalier.
Venez me trouver dans mon cellier,
Celui qui rit au milieu des vignes :

Un de ces jeudis je vous dirai,
Les jambes pendant sur la barrique,
Comment Rainouart conquit l'Afrique
Pour son Aélis au front doré.

Si vous ouvrez vos larges oreilles,
Vous saurez aussi par quel bon tour
Il prit, d'un seul coup, l'Ile d'Amour
Et toute l'Asie, avec ses treilles.

Pour ce compagnon si redouté
Qui ne lui faillit en nulle guerre,
Tout justement, je l'ai vu naguère;
Nous boirons un coup à sa santé.

Sachez qu'il n'est pas, comme on le conte,
D'orme, de sapin ou d'églantier,
Le tinel sans peur et sans quartier,
Le fidèle ami du vaillant comte!

Il est d'argent clair, le beau tinel,
Enguirlandé de fraîche verdure!
En vain le temps passe; il dure, il dure :
Il est fait d'un métal éternel.

C'est lui qui tourmente et qui délivre;
Il est cruel et doux à la fois.
Comment vous narrer tous ses exploits?
J'en pourrais, au moins, remplir un livre.

Ah! quels jolis coups, bien assénés,
En mainte rencontre, au cimeterre!
Que d'oreilles, las! ont chu par terre!
Et que de gens qui n'ont plus de nez!

Aujourd'hui, tranquille, il se repose
— Il n'a rien perdu d'essentiel —
Au bord d'un ruisseau couleur du ciel,
Au jardin même où naquit la rose.

Avec son maître, il s'endort parfois,
Bien qu'il soit encor des plus solides,
Il a bien gagné ses Invalides!
Puis, vous savez, il n'est pas de bois!

Mais qu'un clairon éveille l'aurore,
Comme un cheval, toujours plein de sang
Il dresse la tête et, frémissant,
Le voilà déjà devant le More!

Viennent Mahom et ses cent Cousins,
Le vieux tinel flambe! Il vole, il vole :
Il n'a qu'une idée, et point si folle,
C'est d'écrabouiller les Sarrasins!



ODELETTE

O muse des bois,
Tout enrubannée,
Grâce de l'année,
Délices du mois,

Muse dont la tresse
S'accroche aux buissons
Et dont les chansons
Ravissent la Bresse,

Muse aux pompons verts,
Follette qui danse,
Prends ma confidence,
Accueille mes vers.

Je te les présente
En leur tendre fleur.
Viens et souris-leur,
Jeunesse plaisante.

Vois : ils sont encor
Trempés de rosée;
Leur aile irisée
Va prendre l'essor.

Comme autour d'un saule
L'oiseau tourne en rond,
Ils volèteront
Sur ta blanche épaule.

O belle, en passant,
Sois-leur indulgente.
Que ton souffle argente
Leur vol innocent!



CHANSONS

I

Au bois des églantines
Un ermite il y a
Qui chante Alleluia,
Dès l'aurore, à matines.
Oh! le joli blondin!
Drelin, drelin, din, din.

Il a des souliers roses,
Il est toujours content,
Et sans cesse on entend
S'égayer dans les roses
La cloche du jardin,
Drelin, drelin, din, din.

Parfois à l'ermitage
S'en vont, d'un pas léger,
Bergerette et berger,
Apportant du laitage,
Une aune de boudin,
Drelin, drelin, din, din.

Ils disent : « Bon ermite,
Qui souriez toujours,
Écoutez nos amours,
Bénissez-nous bien vite. »
Et le voilà soudain,
Drelin, drelin, din, din.

Si la belle est gentille,
Il aime assez, dit-on,
Lui prendre le menton.
Il sautille, il frétille.
C'est un petit badin,
Drelin, drelin, din, din.

Et le berger novice,
Qui n'y voit que du feu,
Pauvre âme du bon Dieu !
Sans colère et sans vice,
S'en retourne... Dandin,
Drelin, drelin, din, din.

Dites-moi, tendre blonde,
Brunette aux yeux ravis,
N'êtes-vous pas d'avis
Qu'on célèbre à la ronde
Le gentil Bernardin ?
Drelin, drelin, din, din.

Les roses, par bouffées,
Embaument son chemin.
Il a toujours en main
La baguette des fées,
La lampe d'Aladin,
Drelin, drelin, din, din!

II

Au pays d'amourette
Est un petit couvent
Qui se balance au vent,
Au bord de l'eau clairette.

Qu'il fait bon s'enfermer
En ce gai monastère :
Que la règle est austère !
Elle ordonne d'aimer.

Les nonnettes sont blanches
Comme anémone aux bois;
La rose de tous mois
S'alanguit sur leurs manches.

Toutes à leurs corsages
Portent un ruban bleu;
Toutes ont fait le vœu
De n'être pas trop sages.

Sous leurs coiffes lilas,
Les blanches sœurs tourières
Mêlent à leurs prières
Quelque beau Nicolas.

Les timides novices
Rêvent d'un forestier
Qui, droit sous l'églantier,
Leur offre ses services.

Un peu plus exigeant,
Le tendre cœur des vieilles!
Il leur faut des merveilles,
Un seigneur en argent!

Et l'abbesse, qui grille
De monter palefroi,
S'imagine qu'un roi
La demande à la grille.

Ainsi passe le temps,
L'amoureux temps des fèves,
Avec de jolis rêves
De rossignols chantants.

Et gai! Laire lon laire!
Notre petit couvent
S'endort au gré du vent
En regardant l'eau claire.

III

Au bois de l'amour
Nous étions trois belles,
Pervenches nouvelles,
La grâce du jour!

Le fin cœur d'Annette
Au loin folâtrait.
Dans les fleurs courait
Margot la brunette.

Ah! pourquoi, pourquoi
Ce trouble en mon âme?
Pourquoi cette flamme
Qui volait sur moi?

Cette plume rose...
Qu'ai-je vu? C'est lui!
Le roi d'aujourd'hui
Qui porte une rose!

Il a pris au cou
Margot la brunette :
Aux genoux d'Annette
Il rit comme un fou.

— « Sois mon accordée, »
M'a dit le blondin.
Et voici, soudain,
Qu'il m'a regardée.

Tout mon cœur tremblait
Et ma main si blanche,
Comme sur la branche
Le rossignolet.

Il m'a regardée,
L'oiseau sans pareil :
C'est le gai soleil
Qui luit sous l'ondée !

En ses yeux hardis
Quelle aube flamboie !
C'est la grande joie !
C'est le Paradis !

Comme il passe vite,
Le rayon joyeux
Qui charme les yeux
De la marguerite !

Hélas! Il a fui,
Le roi de l'aurore!
Son rire sonore
S'est évanoui!

Mon cœur en émoi
Ne peut plus l'entendre,
Mais son charme tendre
Est resté sur moi.

Nous étions trois belles
Au pré de l'amour,
Trois belles de jour,
Trois roses nouvelles!



FIN DE JOURNÉE

AU BORD DU SURAN

Un silence divin plane au-dessus des eaux.
On n'entend que l'adieu d'un oiselet qui passe.
Le soir doré, le soir approche, et, déjà lasse,
La rivière frissonne au milieu des roseaux.

Son miroir enchanté reflète l'herbe folle;
Le saule y mire en paix ses tranquilles pâleurs.
Éparse dans le vent, l'âme errante des fleurs
Vers le ciel apaisé tourbillonne et s'envole.

Et voici que la lune apparaît sur les bois.
Elle montre à demi son féerique visage.
Un charme est descendu sur tout le paysage.
L'eau, le ciel et les fleurs s'endorment à la fois.



MAI

PREMIER-NÉ de l'amour, capricieux enfant
Qui tremble d'un baiser et s'effarouche encore,
Avril s'évanouit aux brumes de l'aurore
Et Mai, qui le remplace, apparaît, triomphant.

Il pose un pied léger sur les collines roses
Où, dès le point du jour, chantent les violons,
Et dans le clair fouillis de ses beaux cheveux blonds
Frissonne, à tous les vents, sa couronne de roses.

Il agite en ses mains le thyrse parfumé
Dont l'odeur sans pareille ensorcelle le monde;
Il dit : « Éveillez-vous, rousse, brunette ou blonde!
Honte à qui peut dormir avant d'avoir aimé! »

Et la fleurette au cœur joli qui vient de naître,
La source d'argent clair qui pleure au fond du bois,
L'oiselet qui soupire et s'égaie à la fois,
Dans la pure lumière ont reconnu leur maître.

Les belles qu'il enjôle en les troublant un peu
Sont prêtes à sa vue à crier : « O merveille! »
Et voici qu'en leur âme, ingénument, s'éveille
On ne sait quoi de tendre et d'infiniment bleu.



PAYSAGE BRESSAN

Le ciel pesait très bas et la campagne lasse
Respirait à grand'peine en cet air étouffant,
Quand le soleil fendit la nue et, triomphant,
Illumina soudain l'infini de l'espace.

O joie, ô délivrance, ô rêves de clarté!
Voici que se découvre un jardin de lumière,
Et, comme aux jours divins de l'aurore première,
L'horizon radieux me semble illimité.

Un souffle de jeunesse a rafraîchi la plaine.
La rivière et les bois murmurent tendrement.
On croirait voir passer sur cet enchantement
Comme une vaporeuse et fugitive haleine.

La campagne et le ciel ont mêlé leurs couleurs.
Tous deux chantent le jour et l'amour et la Bresse.
O joie, ô délivrance, ô rêves d'allégresse!
Je n'aperçois au loin que de l'or et des fleurs!



CHANSON

I

QUAND vient le mois chantant
Où tout se renouvelle,
Les filles à la Veyle
S'en vont, tambour battant.

Elles vont à la pêche,
A la pêche au garçon.
En guise d'hameçon
Elles ont leur peau fraîche.

Sur l'eau calme qui dort
La troupe danse, danse;
Voilà qu'en abondance
Le menu fretin sort.

Et puis, gras et prospères,
Arrivent les brochets :
Ah! ah! Gare aux crochets!
Un coup : c'est fait, compères.

— « Au diable le filet!
Mon cœur s'est laissé prendre.
Fillette, il faut se rendre :
Prends-moi donc pour valet.

« Adieu le bois sauvage,
Adieu la fleur d'oubli
Qu'on cueille au mois joli :
Mon cœur est en servage. »

N'est-ce pas enrageant
D'entendre la follette :
— « Ah ! ma jolie ablette !
Mon beau poisson d'argent !

« Je ris ; ça l'émoustille :
Il sait ce qu'il me doit.
Dès que je lève un doigt,
Voyez comme il frétille !

« Il fera mille tours
A mon gré, dans l'eau claire ;
S'il réussit à plaire
Il aura mes amours ! »



ENCHANTEMENT

La nuit délicieuse a jeté sur la terre,
Comme un gage de paix, son bouquet enchanté.
Le ciel immense semble une mer de clarté
Que sillonne, sans bruit, la flotte du mystère.

On dirait que le monde a soudain rajeuni,
Qu'au pays du bonheur il vogue à pleines voiles.
Suivons, d'un pas léger, dans le bleu des étoiles,
La passerelle d'or qui mène à l'infini.

O jardin du mystique oubli, verger des âmes,
Silencieux abri du pur enchantement,
N'avez-vous pas en vous un secret talisman
Pour endormir nos cœurs et consumer nos flammes ?

Tranquille paradis des suprêmes ardeurs,
Sombres forêts où flotte un éternel sourire,
Prêtez votre lumière à celui qui désire,
A celui qui regrette ouvrez vos profondeurs.

Clairières du repos, dites au vent qui passe
D'éteindre son haleine et d'alanguir son vol;
Frais buissons qu'illumine un chant de rossignol,
Effeuillez lentement vos roses dans l'espace.

Sources qui murmurez aux féeriques vallons,
Fleurissez-vous de lune et de feuillage tendre;
Musiques qu'on devine avant de les entendre,
Accordez la viole avec les violons.

Glissez, glissez, chansons d'adieu, chansons lointaines ;
Étincelez, châteaux et palais merveilleux ;
Mirages de l'azur, éblouissez nos yeux ;
Rafraîchissez nos fronts, ô magiques fontaines !

Tourbillonnez, automne, après le dur été ;
Balayez notre peine avec les feuilles mortes ;
Église du dernier amour, ouvrez vos portes :
Votre calme est divin comme l'éternité !

Sous la voûte d'argent la lampe se balance,
L'invisible encensoir y répand ses langueurs.
De votre ombre céleste enveloppez nos cœurs,
Cathédrale de nuit, d'amour et de silence !



FLEURETTE

Qu'a donc le jeune roi Henri ?
Où court-il donc, sitôt la brune,
Gai chevalier du clair de lune
Au parler d'or, à l'œil fleuri ?

Pourquoi délaisse-t-il sans cesse
Les compagnons qui l'aiment tant ?
Marcherait-il, tambour battant,
A l'assaut de quelque princesse ?

Non, non, non! Telle turlutaine
Ne lui dit rien en ce moment;
C'est Fleurette, tout simplement,
Qui l'attend près de la fontaine.

C'est la fille du jardinier,
La fraîche enfant, l'humble Fleurette,
Miroir de joie et d'amourette,
Avec son charme printanier.

Dès qu'elle a vu le diable à quatre
S'ébattre au milieu du jardin,
Son visage a pâli soudain
Et son cœur a cessé de battre.

Lui l'a regardée en riant :
« Ah! cadédis! La belle fille! »
Il a baisé sa main gentille,
Caressé son minois friand.

« Ne tremble plus, douce mignonne ?
La royauté ? Le beau souci !
Corbleu ! N'es-tu pas reine aussi
De par ta grâce qui rayonne ? »

Depuis, on voit fillette et roi,
Tous les soirs, près de l'eau qui jase ;
L'amoureuse écoute, en extase,
L'amoureux qui n'est jamais coi.

Elle entend, sans qu'il l'effarouche,
Le chant de l'oiseau merveilleux ;
Tout le bonheur rit dans ses yeux,
Tout l'amour pleure sur sa bouche.

O vent terrible, ô vent hardi,
Qui brises net les vertes pousses !
O baisers, plus frais que les mousses,
Plus chauds que le ciel du Midi !

O vent superbe, ô vent de gloire,
Plus brûlant que le soleil d'août!
Fleurette est déjà presque à bout :
Tant de joie! Elle n'y peut croire!

Hélas! Un soir, le vert-galant
Ne parut pas à la Garenne.
On dit qu'il a trouvé sa reine,
Là-bas, en France, au pays blanc.

On dit que Margot, la coquette,
L'apprivoise et le fait danser,
Qu'elle a choisi, pour commencer,
Son cœur de fou comme raquette!

Fleurette écoute en frémissant
L'épouvantable ritournelle,
Et bientôt tout défaille en elle,
Toute son âme et tout son sang.

Les gens qui l'adulaient naguère
Maintenant lui montrent le poing :
« Ton ami ne reviendra point,
Ma belle fille! Il est en guerre! »

Elle s'en va, folle à moitié,
Au lieu qui la vit si contente.
Il n'est que la lune inconstante
Pour lui sourire avec pitié!

Elle va droit à la fontaine :
« Très sainte Vierge, excusez-moi.
Si je meurs vous savez pourquoi,
O Notre-Dame, si lointaine! »

Elle a fait un signe de croix,
Elle a regardé l'eau profonde,
Imploré le Sauveur du monde,
Meilleur encor que tous les rois.

Et puis... Son joli corps de brune,
Son corps qu'on dirait fait d'argent,
Sur la fontaine de Saint-Jean
Flotte, paisible, au clair de lune.

Le lendemain, le roi Henri
Revint avec sa Marguerite;
Toujours gentilhomme émérite,
Au parler d'or, à l'œil fleuri!

Il voulut faire à sa compagne
Étalage de tout son bien :
— « Voyez, mon cœur; regardez bien;
N'est-ce pas la belle campagne?

« Que vous semble-t-il de ces bois?
Cette fontaine est-elle claire?
Rien au monde ne m'a su plaire
Comme ces choses d'autrefois!

« J'ai, morbleu! le diable m'emporte!
Passé là plus d'un bon moment!... »
— Voici qu'apparaît brusquement
Sur l'eau d'amour la blanche morte.

Elle apparut sur le flot bleu,
Délicieuse encor, Fleurette.
Henri pâlit : « Ah! la pauvrette!... »
Margot a pleuré quelque peu.

Le Béarnais, que Dieu protège,
Était, j'en jure, un très bon roi.
Il a fait faire un beau convoi;
Lui-même a suivi le cortège.

En un deuil qui lui seyait fort
La reine aussi marchait derrière.
Cent capucins portaient la bière :
On enviait si belle mort!

Henriot avec Marguerite
Sur la tombe ont, le soir, planté
Deux ormes dont la majesté
Célèbre encor l'humble petite.

O pèlerins du point du jour
Qui savez compatir aux choses,
Gens de Nérac, jetez des roses
Sur celle qui mourut d'amour!



LE VIOLON

I

Un tzigane maigre, au clair de la lune,
Attaque en sourdine un air du vieux temps;
Il est vieux aussi : depuis soixante ans
Le soleil a cuit sa figure brune.
Mais quelle voix folle a son instrument!
Quelle voix câline, ironique et tendre!
C'est un cœur qui bat, et, rien qu'à l'entendre,
Je me sens mourir de saisissement.

Plane, violon, plane sur le gouffre
Où dorment encor l'amour et l'effroi;
Puis éclate enfin, chante, crie et souffre.
Comme un tourbillon dans la nuit s'engouffre,
Ton âme orageuse est entrée en moi!

II

Et déjà, voici qu'au fond de mon être
La fièvre d'amour s'est mise à courir;
L'amour qui fait vivre et qui fait mourir,
L'amour est venu : je connais mon maître!
Comme un sanctuaire attendant ses dieux
Mon cœur tout à coup s'allume et flamboie.
Dans la nuit superbe et pleine de joie
J'ai vu s'entr'ouvrir la porte des cieux.

Partout l'or au bleu gaîment se marie.
Belles, qui de vous m'a donné sa foi?

Où donc est ma rose, où donc ma chérie?
Et toi, violon, va, va, je t'en prie;
Ton âme éperdue est entrée en moi!

III

Ah! Dieu! Qu'elle est loin, l'heure enchanteresse,
L'heure aux cheveux blonds qui nous a charmés!
Les yeux du matin se sont refermés,
Le vent a soufflé sur notre allégresse!
Pourquoi donc pâlir et trembler soudain
Entre les seins blancs de mon épousée,
Frêles diamants trempés de rosée,
Roses d'argent clair de notre jardin?

En ses longs habits de pourpre sanglante
Dort à tout jamais la fille du roi.
Plus bas, violon! Qu'une valse lente
Mène à son tombeau la vierge dolente;
Ton âme éplorée est entrée en moi!

IV

Bah ! sur les coteaux que le soleil dore
Mûrit le remède à tous nos chagrins !
Et j'entends d'ici les mâles refrains
Des bons vignerons qu'éveille l'aurore ;
Partout les pressoirs font un bruit d'enfer,
Partout coule à flots le sang de la vigne ;
Dans l'étroit cuveau le vin qui s'indigne
Soulève en chantant les cercles de fer.

Holà ! qu'on m'apporte une large tonne :
Boire et boire encor, c'est toute la loi.
Gentil violon, qu'est-ce qui t'étonne ?
Tu vois ; je suis gai, je ris, je festonne :
Ton âme gaillarde est entrée en moi !

V

Mais non! S'étourdir ne convient qu'aux lâches
Et l'oubli honteux n'est pas fait pour nous.
Pour qui ne veut pas plier les genoux
Il est aujourd'hui de si belles tâches!
Quelle teinte rouge a le ciel d'été!
Quels cris d'espérance apporte la brise!
Écoute là-bas ces chaînes qu'on brise :
Un peuple se bat pour la Liberté!

Hardi, violon! Droit à la fournaise!
La cloche tempête au fond du beffroi;
Encore un couplet de la Marseillaise!
Si j'en dois mourir j'en serai bien aise :
Ton âme farouche est entrée en moi!

VI

Et, pris de fureur, ivre d'épouvante,
L'archet va et vient comme un forcené;
Oh! Quel ouragan il a déchaîné!
Dans le bois magique on dirait qu'il vente.
Il faut qu'à jamais les couples maudits
Frappent de leur front la géhenne antique;
Ils n'entendront pas le divin cantique
Des violes d'or dans le Paradis.

Pèlerin lassé, j'ai perdu ma route
Et ma vie entière est en désarroi;
Les limbes toujours et toujours le doute.
Chante, violon, la grande déroute :
Ton âme affolée est entrée en moi!

VII

Et puis rien, plus rien que la lune claire
Qui luit doucement au ciel ébloui.
L'homme au violon s'est évanoui;
Son amour est mort avec sa colère.
Pas même un nuage au ciel enchanté :
Rien que la nuit douce et le clair de lune.
Mort est le désir, morte la rancune;
D'où vient que mon cœur est si tourmenté?

Joyeux sans mesure, éperdument triste,
Je pleure ou je ris sans savoir pourquoi.
Je garde ta marque, ô violoniste!
Grand Dieu, qu'as-tu fait? Ton âme d'artiste,
Ton âme damnée est entrée en moi!



A UNE MORTE

O toi qui m'as fait mal et tant de mal, toi blonde
Et rose et fraîche et si charmante, toi l'amour,
Apparition d'or dans le tomber du jour,
Évanouie, hélas! sur la mer de ce monde,

Au parterre où mon cœur revient s'ensoleiller
Tu m'apparais à l'heure où la brume se lève.
Mais vais-je sans pitié troubler ton dernier rêve?
Puisque tu veux dormir, pourquoi te réveiller?

Tu n'étais pas la femme enveloppante et douce
Qu'il m'aurait tant fallu trouver à mon déclin;
Tes mains de pur orgueil n'ont pas filé le lin;
Tu n'étais pas le nid qui chante sur la mousse.

Oui; mais ta bouche rose et fraîche, et tes cheveux,
Tes cheveux envolés aux brises de l'aurore!
A ce lac transparent mon âme boit encore,
Et c'est toi que j'implore, et c'est toi que je veux!

Ah! tout de même, ah! tout de même! Que le monde
Raille et plaisante et se démène autour de nous!
Ne dois-je pas toujours rester à tes genoux,
Puisque tu fus jolie et puisque tu fus blonde?





ADIEU

Et c'est donc vrai, bien vrai, que la vie est un rêve,
Que le jour va finir comme un cerf aux abois
Qui plonge dans l'eau morne où la lune se lève !

Belles de mon désir, nous n'irons plus au bois.
J'ai laissé s'envoler le papillon féerique :
La cendre de l'amour me reste au bout des doigts.

Où sont les douces fleurs de l'enclos chimérique,
Qu'éveille, à chaque aurore, un oiselet, venu
De quelque aventureuse et folâtre Amérique ?

Qu'a-t-on fait du parterre où mon cœur ingénu
S'épanouit au bleu d'une aube étincelante ?
Les roses, l'autre jour, ne m'ont pas reconnu.

Et par delà les flots que le soir ensanglante
J'entrevois, dans la brume, à l'horizon fermé,
Les murs désespérés de la cité dolente.

Ah ! si le chant divin qui m'avait tant charmé
N'est plus qu'un refrain mort dont l'écho se prolonge,
S'il ne me reste rien que d'avoir trop aimé,

Les yeux riants encor de la douceur du songe,
Je saluerai d'un cœur humble et reconnaissant
Tout ce qui m'a leurré de son joli mensonge.

Quel éclat de jeunesse a le matin naissant!
Que de gaîté sur l'eau, quelle paix sur la plaine!
Me voici, pour une heure, à peine adolescent;

J'ai vingt ans, moins encor, je chante à perdre haleine;
La nature s'entr'ouvre à mes regards surpris;
Je voudrais bien cueillir un brin de marjolaine.

O prés couverts de boutons d'or, toujours fleuris,
N'êtes-vous pas l'endroit tranquille où l'on se pâme?
Vous m'aimiez, je le sais, et je vous ai compris.

Bois que dore le jour et que le soir enflamme,
Bois feuillus où le songe est seul à s'abriter,
Vous m'avez fait une âme un peu sœur de votre âme.

Ruisseaux de bel argent qu'on ne saurait quitter,
J'ai goûté longuement votre fraîcheur exquise,
Et vous m'avez donné la force de chanter!

Montagnes dans l'azur que le soleil irise,
Vous m'avez dit des mots que je n'oublierai pas :
Je les entends toujours frissonner dans la brise.

Pèlerin du bonheur, j'ai suivi, pas à pas,
Le sonore sentier des rondes enfantines;
Un lambeau de moi-même est demeuré là-bas.

Sur la colline d'or j'ai célébré matines;
En vain la froide brise a soufflé contre moi :
J'ai toujours à la main mon bouquet d'églantines.

Vous qui m'avez troublé d'un indicible émoi,
Femmes, la récompense et le rachat du monde,
Levez-vous, levez-vous dans le bosquet du roi !

Vous êtes, on l'a dit, perfides comme l'onde!
Quelqu'une de vos sœurs m'a beaucoup fait pleurer,
Mais j'ai tout pardonné, parce qu'elle était blonde.

Votre bouche est l'œillet qu'il nous faut respirer,
Vos yeux sont le miroir qui prend les alouettes,
Et, quand on vous regarde, on ne peut qu'adorer.

C'est vous le clair verger semé de violettes,
Le jardin de la rose et le château du fol;
Vous, l'encens lumineux qui sort des cassolettes.

Et vous êtes aussi l'arbre du rossignol,
La geôle blanche où le captif bénit ses chaînes,
Le pic resplendissant d'où l'aigle prend son vol.

Un peu de votre grâce erre sur les fontaines;
En vous est tout le bleu qui se balance au vent
Et toute la fraîcheur de l'ombre sous les chênes.

Qu'importe qu'un nuage ait voilé trop souvent
L'idéale clarté de votre face aimante,
Que vos noms soient écrits sur le sable mouvant?

Quand le calme renaît, qu'importe la tourmente ?
Si le calice est beau, qu'importe le poison ?
Qu'importe la couleuvre autour de l'eau dormante ?

Vos philtres, j'en ai peur, font perdre la raison ;
Et vous mettez aux fers quiconque vous supplie,
Mais un soleil de Mai caresse la prison.

Vous connaissez le mot qui lie et qui délie ;
Vous évoquez la joie et le deuil tour à tour,
Votre rire est cousin de la mélancolie.

Vous êtes le lever et le coucher du jour.
Si hardi qu'on le dise, il n'est cœur qui ne tremble
Dès qu'a soufflé sur lui l'irrésistible amour.

Votre tendresse est si fragile ! Elle ressemble
A ces rêves de pourpre, éclos du firmament,
Qu'éparpille l'Aurore et que la Nuit rassemble.

Oh! comment échapper à l'ensorcellement?
Fût-ce l'âpre chasseur, qui ne rendrait les armes
Quand vos bras à son cou s'enlacent gentiment?

Notre douleur se fond dans le miel de vos charmes;
Vous nous déchirez l'âme avec tranquillité,
Et puis, d'un doigt léger, vous essuyez nos larmes.

Le serpent sous les fleurs? — Qu'importe, en vérité!
Endormeuses de nos chagrins, je vous rends grâce
D'être l'illusion et d'être la beauté :

Vous gardez en vos mains l'espoir que rien ne lasse;
L'hirondelle céleste a parmi vous son nid;
Votre parfum demeure en ce monde où tout passe.

Providence du faible et force du banni,
Vous n'êtes déjà plus tout à fait de la terre,
Puisque vos yeux divins reflètent l'infini.

Étincelez toujours aux portes du mystère :
Flammes du crépuscule ou lueurs du matin,
Brillez discrètement sur le cœur solitaire.

Courez, sources d'eau vive et qu'embaume le thym,
Rafraîchissez nos fronts, apaisez nos pensées,
Réconciliez-nous avec notre destin.

Qu'en strophes de désir, ardemment cadencées,
A celles qui leur souriront nos meilleurs vers
S'en aillent, comme autant de colombes blessées!

Les cieux, tant que vous nous restez, sont entr'ouverts :
Sœurs, soyez à jamais la parure éclatante
De ce mélancolique et fantasque Univers!

Univers anxieux, sans cesse dans l'attente,
Univers trouble, infortuné, toujours changeant,
Univers sans repos et que rien ne contente;

Univers pacifique, univers indulgent,
Univers vêtu d'or, d'azur pâle et de soie,
Univers magnifique et couronné d'argent;

Dans le rose de l'aube ou midi qui flamboie,
J'ai longtemps enivré mes yeux de tes couleurs;
J'ai partagé ta peine et j'ai connu ta joie!

Une eau délicieuse est au bord de tes fleurs;
J'ai tressailli souvent de ta verte allégresse;
J'ai porté, sans fléchir, le poids de tes douleurs.

O source de lumière, ô face enchanteresse,
Regarde-nous passer, fût-ce un peu tristement,
Et, pour mieux resplendir, emplis-toi de tendresse!

Suspends encor l'amante aux lèvres de l'amant!
Toi qui restes, souris à qui va disparaître!
Hélas! pour t'implorer, nous n'avons qu'un moment.

Et vous, formes sans nombre où j'ai noyé mon être,
Adieu! vous par qui j'ai vécu, souffert aussi,
Tourbillonnez sans moi dans la forêt du Maître :

J'emporte votre image et je vous dis : « Merci! »



TABLE



TABLE



Achevé d'imprimer

le trois juin mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

3. — 2874.

